

74

1955

B62

65



10/12/17
2/2/17

Barro
10/12/17



A M O U R S

D'ALICE

ET

DE CÉCILE

O U V R A G E

TRADUIT DE

PREMIERE PARTIE.



A M O U R S

D'ALZEDO

ET

DE CHARBÉE

O U V R A G E

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

P R E M I E R E P A R T I E .



A M O U R S

Chez ZACHARIA



PQ







1955

B621765



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

   AL LA I ces jours pas-
 J  fés voir un de mes
 amis, homme de Let-
tres, que je trouvai dans son
cabinet, occupé à brûler des
papiers; animé d'un esprit de
repentir & de scrupule, sans
attendre que je l'interrogeasse,
il me dit qu'étant revenu des
égaremens d'une fougueuse
jeunesse, il vouloit anéantir
tout ce qui n'avoit servi qu'à
nourrir ses erreurs.

ij A V E R T I S S E M E N T.

Quoique j'approuvasse ce généreux dessein, je ne laissai pas que d'approcher du bucher, pour voir les victimes qu'il sacrifioit à sa vertu, & j'apperçus déjà un gros monceau de ces papiers réduit en cendres; la flamme atteignoit même cet Ouvrage, & l'alloit dévorer, lorsque sur son titre, la curiosité réveillée par la passion, je le retirai du supplice, & le dérobai aux yeux de son Juge rigoureux, aimant mieux faire cette petite perfidie à l'amitié, que de voir immoler l'Amour.

Retiré chez moi, mon premier soin fut d'examiner si le mérite de mon vol, pourroit

m'indemniser de la honte de l'avoir commis : je lus ce Roman avec une exacte attention ; l'ensemble m'en parut assez bon , une conduite raisonnable , un dénouement naturel , les incidens , ou vraisemblables ou poétiques , le style nerveux , des caractères variés & de saines réflexions , propres à donner de l'estime pour la vertu & de l'horreur pour le vice ; enfin quelques points intéressans de l'Histoire. Persuadé du mérite du texte (que j'étaie avec d'autant plus de confiance , que les louanges que je donne à son Auteur ne me font point réversibles) je formai le dessein

iv A V E R T I S S E M E N T
d'en donner la traduction au
Public.

La volupté qu'on y découvre auroit dû sans doute m'arrêter ; mais il eut autant vallu le laisser périr dans les flammes , que de l'ensevelir sous la poussière : j'ai cru qu'en adoucissant certains endroits , ce penchant au plaisir que l'Auteur donne à ses Héros , feroit bien racheté par les beaux sentimens qu'il leur a attribués.

Comme cet Ouvrage est un larcin fait à mon ami , je n'ai pû sçavoir comment il lui étoit parvenu , je sçai seulement que c'est le premier fruit des talens de *Phi-*

lidore, & qu'il fut fait pendant son voyage d'Égypte, où il alla, ainsi que tant de célèbres Philosophes, puiser de nouvelles connoissances dans l'étude de l'homme & de la Nature. Puissai-je ainsi que lui, nouveau *Polémon*, docile aux leçons de *Xénocrate*, jeter à ses pieds les couronnes dont l'Amour vainqueur auroit orné mon jeune front !


1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of solutions of the system of equations (1) for arbitrary values of the parameters α and β . It is shown that the system has solutions for arbitrary values of the parameters α and β if and only if the condition $\alpha + \beta = 1$ is satisfied.

2. In the second part of the paper the problem of the existence of solutions of the system of equations (1) for arbitrary values of the parameters α and β is solved. It is shown that the system has solutions for arbitrary values of the parameters α and β if and only if the condition $\alpha + \beta = 1$ is satisfied. The solutions are found in explicit form.



AMOURS
D'ALZIDOR
ET DE CHARISEE.
OUVRAGE
TRADUIT DU GREC.

PREMIERE PARTIE.

 E retour de la lumiere sembloit ranimer la nature en la vivifiant par l'Amour; tout paroissoit revivre par lui, & ne respirer que pour lui; les campagnes retentif-
I. Partie. A

soient du tendre gazouillement des oiseaux , lorsqu'Alzidor embrâsé d'amour pour la belle Charifée , s'éveille tout à coup & croit voir en tous ces objets autant de témoins qui lui reprochoient sa paresse : il en accuse Morphée , & maudit mille fois les charmes de ses pavots. Ainsi que la raison , l'inquiétude est ennemie de l'Amour , avec cette différence que la première le fuit , & que l'autre l'accompagne en tous lieux.

Il se ceint la tête de la couronne de lauriers (*a*) qu'il avoit reçue la veille , & court précipitamment dans ce bosquet lieu du rendez-vous : il y voit ; Ciel ! quel objet pour un amant ! il voit Charifée elle-même . . . Dieu d'amour , qui lui procura cette vûe , inf-

(*a*) Cette Couronne étoit le prix d'une Harangue qu'Alzidor avoit faite la veille , jour de Fête consacrée à l'Amour , comme on le verra à la fin de la première Partie.

pires-moi l'art de la dépeindre !

Charifée étoit couchée mollement sur un tapis de verdure émail-lé de fleurs , & dormoit à l'ombre d'un myrthe , dont la tête courbée sembloit vouloir la défendre des injures de l'air ; tout l'ornoit & concouroit à l'embellir : les couleurs éclatantes des fleurs étoient moins belles que le coloris de ses joues ; les graces se jouoient sur le corail de sa bouche , sa gorge bondissante sembloit être animée par l'Amour , des boucles de cheveux qui flottoient dessus , en relevoient encore la blancheur.

- » Alzidor attendri voit l'Amour sous ses char-
» mes ,
» Et de ses yeux fermés ressent encor les armes ;
» Mais par un doute affreux son esprit agité
» Craint toujours de devoir ses plaisirs au men-
» songe ,
» Et que Morphée exprès n'ait à l'erreur d'un
» songe
» Prêté tous les attraits de la réalité.

A peine est-il revenu de sa surprise & cherche-t'il à fixer sa vue égarée, qu'il voit la robe de Charisée soulevée par le Zéphire, voltiger au gré de son haleine; alors des charmes nouveaux, mais trop enchanteurs pour être dépeints, renouvellent encore son ravissement. L'œil fixé, le corps penché contre un arbre, les bras ouverts, il contemple cet admirable objet : tel dans l'Olympe Prométhée animé d'un esprit de larcin dérobe le feu sacré, tel Azidor regarde fixement & profite des momens fortunés que lui procurent les aîles du Vent; » Dieux favorables, s'é-
 » *crie-t'il*, c'est se rendre digne de
 » vos bienfaits que d'en profiter;
 » doux sommeil qui la ravis, tu me
 » favorises, l'amour reconnoîtra ce
 » service. «

Il s'avance d'un pas chancelant vers cette belle, il cueille un baiser sur sa bouche, il orne son sein

de fleurs d'une main tremblante ;
bientôt cette même main plus assu-
rée, touche légèrement ces globes
ravisseurs , enfin l'Amour semble
le guider ; il se coule doucement
près d'elle , il la serre tendrement
dans ses bras , mille baisers enflam-
més font les prémices du comble
de bonheur dont il se flatte. Dans
les bras de l'Amour, Charifée se
réveille. Alzidor enhardi par la pas-
sion, en reçoit de nouvelles forces
pour combattre , pour braver la
résistance de son aimable amante ;
il touche au terme de son bonheur,
il a déjà même écarté tous obsta-
cles, lorsqu'un ours poursuivi par
des chasseurs , & fuyant les traits
dangereux qu'ils lui lancent , se sau-
ve impétueusement dans le lieu de
leur retraite : momens fortunés que
vous fûtes de peu de durée ! Cha-
rifée effrayée à la vue de l'animal ,
sourde à la voix de l'Amour , se
laisse entraîner par la force de la

crainte ; elle fuit , & bientôt d'un pas rapide , elle se jette dans la forêt ; O désespoir ! ô rage ! vous fîtes sur Alzidor ce que la peur avoit fait sur sa maîtresse ; vous vous emparates de son cœur , vous regnâtes dans son ame , ce fut l'amour qui lui mit les armes à la main pour se venger , & l'Amour le fit triompher ! Ainsi que Mars , ce Dieu se plaît parmi les combats , & la conquête d'un cœur est souvent plus précieuse à l'un , qu'à l'autre celle d'un Empire.

Alzidor se leve , tire son épée , frappe ; l'animal furieux veut se lancer sur lui , les coups redoublent & la victoire est incertaine ; la valeur semble même en ce combat dangereux , devoir le céder à la force ;

Mais plus un ennemi dispute la victoire ,
Et plus de son vainqueur il augmente la gloire.

Cependant l'animal se redresse &

veut se jeter fur fon ennemi; fa
maffe énorme s'appuie contre lui;
bientôt fa gueule vorace doit en
triompher : voici le moment de vo-
tre défaite , jeune audacieux , vous
allez être la victime de votre témé-
rité. Mais, que vois-je ! un Dieu con-
duit fon bras , il perce l'ours dans
le flanc : la terre eft imbibée d'un
torrent de fang qui ruiffelle à grands
flôts , les entrailles même fortent
de la playe , la forêt retentit de fes
affreux mugiffemens. Enfin Alzidor
triomphe , la bête chancellante
tombe ; & rendant la vie aux pieds
de fon vainqueur , femble fervir
de trophée à fa victoire.

- Affuré de la mort de l'ennemi , il
court chercher fa maîtrefle : il fe
confume en efforts inutiles ; en vain
parcourt-t'il toutes les allées tor-
tueufes de la forêt , les Dryades
l'ont dérobée à la vue de tout mor-
tel ; avec l'objet de fon amour les
Dieux lui raviffent l'efpérance ,

cette consolation des malheureux ; un berger du lieu lui assure qu'il vient de voir une fille monter sur un vaisseau, qu'elle s'est embarquée en proférant le nom d'*Alzidor*, qu'il lui a entendu dire ces mots : Chere ombre que j'adore , un monstre t'a ravi le jour , je m'abandonne à tous ceux que la mer renferme dans son sein , ma vie est encore un trop foible sacrifice après la perte de la tienne.

Près de-là coule une claire fontaine , dont les eaux argentées se précipitant d'un rocher viennent en roulant former un doux murmure. Alzidor encore plus abattu de la douleur que du combat , s'adressant à la Divinité qui préside à cette source , lui dit : » Belle Nayade ,
» puissiez-vous punir un malheureux en le noyant sous vos ondes ;
» puissent-elles éteindre la flamme
» qui le dévore , puissent plutôt
» les larmes que me fait répandre

« ma perte , grossir vos flots , &
« laisser après moi une marque de
« fidélité! . . . »

Et cet endroit de ses plaintes , il fut interrompu par l'arrivée des chasseurs; ils cherchoient avec empressement celui qui avoit terrassé la bête; ils le trouverent enfin & voulurent lui décerner les honneurs dûs à sa victoire : mais plus les grands cœurs sont élevés au-dessus des autres , & moins ils sont sensibles aux marques de distinction qu'on veut leur accorder ; le mérite de l'action en est pour eux & le prix & la gloire : malgré lui on lui donne la peau de l'animal pour lui servir de trophée.

Les Chasseurs piqués de curiosité , voulurent sçavoir de lui quelle étoit la cause de sa mélancolie ; mais gardant toujours un silence obstiné , Alzidor refusa de les satisfaire ; ses yeux seuls sembloient le trahir , car cherchant sans cesse l'objet qui les avoit si long-tems

charmés , ils étoient fixés sur l'endroit d'où Charifée avoit fui : ils versôient un torrent de larmes , c'étoit l'amour qui les faisoit répandre , & l'amour les justifioit. Les pleurs des amans sont moins un foible de la nature , qu'un juste tribut dû à sa puissance.

Pressé de nouveau par les chasseurs , il ne put résister à leurs instances : » J'aime , leur dit-il en soupirant , & j'ai perdu l'objet de mon amour. Dieux barbares ! Dieux cruels ! . . . » On l'environnoit , chacun s'efforçoit d'essuyer ses larmes ; l'un d'eux prenant la parole lui adressa ces mots : » Vous qui triomphez des animaux les plus féroces , pouvez-vous céder à votre propre foiblesse ? Plus votre perte est grande , & plus vous acquérerez de gloire à la soutenir noblement.

» Dignes Élèves de Mars , dit alors *Alzidor* , laissez mourir un

» malheureux , laissez-moi fatisfaire
» à la colere des Dieux. « Puis leur
rendant la peau de l'animal , il ajouta : »
» Reprenez vos ornemens , re-
» vêtez-en des gens dignes de vivre ,
» Alzidor n'est plus sensible aux
» biens de la vie , après la perte de
» Charifée. (*b*)

» Quand on a tout perdu , quand on est fans ef-
» poir ,
» La vie est un opprobre & la mort un devoir.

Méropé de M. de Voltaire.

A ce beau nom , un tendre intérêt
s'empara des cœurs , & la curiosité
se réveilla dans les esprits. Les es-
claves ayant servi un frugal repas ,
on força Alzidor d'y prendre part ,
lui faisant promettre de faire après
le récit de ses aventures. Vous en
futes bannie , somptueuse délica-

(*b*) J'ai substitué ces deux vers à deux vers
grecs qui se trouvoient dans mon original , par-
ce qu'ils en rendent parfaitement le sens. J'ai
pris pareille licence en plusieurs autres en-
droits.

tesse des festins Asiatiques ! la fatigue en fit les apprêts , & l'appétit l'assaisonnement.

Alzidor cédant enfin aux pressantes sollicitations de l'assemblée , commença son histoire en ces termes :

Un vieux Pâtre nommé Philémon , le Nestor de son siècle , citoyen de l'Isle d'Eubée , sorti du Village de *Glicerto* , vint se promener sur les bords de la mer. Etant monté sur le haut d'un rocher , au pied duquel les flots couverts d'écumes viennent se briser en mugissant , il contemploit la vaste étendue de cet élément & en louoit l'Auteur ; ses yeux attentifs au mouvement des vagues y virent flotter un berceau , dans lequel étoit un enfant : » Grands Dieux ! s'écria-t'il ,
» verrez-vous sans pitié ce foible innocent livré aux fureurs de la
» mort ? & toi , Neptune , toi Maître
» des eaux , fait briller ta clémence !

» Souverain Monarque, le sceptre
» n'appartient qu'à des mains géné-
» reuses, & les dons qu'elles répan-
» dent doivent justifier ceux de la
» fortune. » Il dit : & Neptune pro-
pice à ses désirs calme les flots, les
vagues sont applanies, le berceau
flotte ; il crut même voir en ce mo-
ment des avirons fendre l'onde
amère : sans doute que le Dieu at-
tendri par les prières de ce sage
Vieillard, avoit mis le berceau sous
la conduite d'un Triton. Quoi qu'il
en soit, il aborda, & s'engrava dans
le sable du rivage ; le Vieillard
court aussi-tôt à cet enfant, le prend
dans ses bras, lui donne un baiser
pour premier gage de sa tendresse,
& l'emporte dans sa maison ; ses
forces abattues par le poids des an-
nées semblent renaître pour cette
belle action.

» Bénis soient les Dieux, *s'écrie-
r'il en entrant*, puis s'adressant à sa
femme Sophronie : » viens avec

» moi , *dit-il* , partages ma joye ; j'ai
» pû , ma chere amie , j'ai pû dans
» un seul instant , à l'aide de Nep-
» tune , sauver un malheureux :
» prends-en soin , & si tu veux char-
» mer le peu de tems qui me reste
» à vivre , aimes-le comme s'il étoit
» le fruit du tendre amour que j'ai
» toujours eu pour toi , reçois-le
» comme le gage le plus précieux
» que je puisse t'en donner. « So-
phronie , la tendre Sophronie n'at-
tend pas qu'il le lui donne , elle
s'en fait avec empressement , &
le comble de caresses.

Avec un égal zèle elle offre
aux yeux du Vieillard une fille du
même âge , qu'elle venoit aussi de
trouver dans les sombres détours
d'une forêt voisine : » C'est sans dou-
» te , *dit-elle* , un présent de Diane ;
» cette Divinité seule a pû la garan-
» tir des fureurs des habitans des
» bois ! « Puis baignant leurs joues
de larmes , elle s'écria : » O meres

» infortunées qui donnâtes la vie à
» ces enfans, pouvez-vous encore
» supporter la lumiere fans ſçavoir
» leurs deſtinées, & les entrailles
» qui les ont portés peuvent-elles
» n'être pas déchirées après cette
» perte? «

Pardonnez , dit alors Alzidor ;
ces marques de tendreſſe ſont trop
cheres à ma mémoire , pour ne pas
me les rappeler : (car les deux en-
fans étoient Charifée & moi.) O
trop eſtimables protecteurs , c'eſt
tout ce qui me reſte de vous ! Que
n'ai-je au moins profité de vos rares
vertus! . . . L'aſſemblée voyant que
que les yeux du berger ſe mouil-
loient de larmes , interrompit ſes
exclamations , & le pria au nom
des Dieux d'achever ſon récit ; ce
qu'il fit ainſi :

Nos peres adoptifs ignorant nos
deſtinées & notre naiſſance , nous
nommèrent eux-mêmes. Frappés
d'admiration à la vue des graces

dont la fille étoit ornée, ils lui donnerent le nom de Charifée, & moi je fus nommé Alzidor, étant regardé comme enfant des eaux. C'est ainsi qu'Œdipe dut son nom à sa première disgrâce. Puissai-je tel que lui, mais sans crime, perçant à travers la nuit des tems faire voler le mien à la postérité !

Graces aux sages avis de Philémon & aux soins de la tendre Sophronie, notre raison s'accrut avec l'âge. Nos Patrons voyoient avec plaisir l'étroite & tendre union qui régnoit entre nous : loin de rompre ces nœuds, Philémon m'en dépeignoit les charmes, il me citoit les exemples & les discours des grands hommes, & m'encourageoit à les suivre. Trop jeune encore pour distinguer une amitié pure d'avec un amour voluptueux, j'avalais à longs traits ce doux poison. Telle est l'erreur de la jeunesse aveugle; emportée par le torrent, elle ne se

tient point en garde contre les écueils.

Lorsque nous fumes une fois sortis de l'enfance , & que nous eumes passablement répondu aux soins que Philémon prenoit de notre éducation , ce généreux pere (car c'est ainsi que je le nommerai toujours) me dit , que m'ayant inspiré le mépris des richesses depuis long-tems , il ne me conseilloit pas de me charger d'aucuns emplois éminens ; il ajouta que plus nous jouissions des biens de la fortune , & plus nous avions de vicissitudes à essuyer ; que Plutus étoit un Tyran qui accabloit ses favoris sous des chaînes d'or : adonnez-vous , me dit-il , à l'agriculture ; c'est ainsi que vivant dans une honnête simplicité , vous connoîtrez les bienfaits des Dieux , & que vous puiserez dans leurs trésors les seules richesses qui rendent les hommes heureux ; voyez , poursuivit-il ,

les peuples du Nil, ces premiers fils des Immortels, leur vie est partagée entre le soin des tabernacles & la culture des champs.

Je convins avec lui que j'irois à l'avenir garder les troupeaux dans ses gras pâturages, & que j'y accompagnerois Charisée. Trop jeune encore pour connoître l'amour, je ne pouvois fixer ses traits; un mouvement fécret m'en fit concevoir de la joye.

Dès le lendemain nous devançâmes l'aurore, & les montagnes en étoient à peine dorées, que nos troupeaux bondissoient sur la pelouze déjà perlée de la rosée.

Nous passâmes quelques années dans cet heureux commerce, & nos jours étoient tissus de plaisirs innocens & tranquilles; cependant je sentoisi naître en moi certains sentimens dont je ne pouvois me rendre raison: près de Charisée, mon cœur se promettoit toujours de lui

dire quelque chose , & ma bouche ne pouvoit le rendre ; absent , ma douleur fécette s'énonçoit par de vains soupirs. Non , notre penchant pour la plus belle moitié du monde n'est point un crime de l'Amour , c'est un ordre du Destin !

Charifée de son côté me donnoit mille marques de son amitié , j'avois de petites attentions pour elle ; & lorsque l'événement ne permettoit pas que je la prévinsse , elle sçavoit adroitement me faire connoître qu'elle y avoit été sensible : cet empire paroît doux aux amans , & j'aurois été fâché qu'elle ne l'exercât point sur moi.

Jusques-là nos conversations avoient roulé sur la bisarrerie de notre naissance , & la reconnoissance nous rappelloit avec plaisir les bienfaits de nos protecteurs ; l'amour commença alors de prendre place dans nos entretiens , & insensiblement parvint à les remplir

feul. Les amans ont beau s'égarer sur d'autres matieres, tout les rappelle à celle-là. C'est le cœur alors qui donne le ton à l'esprit.

Ecartons, lui dis-je enfin, belle Charifée, toute inquiétude sur notre naissance; je vous ai; je vous aime, cela me suffit; laissons au Ciel le soin de nous rendre nos parens, c'est lui qui détermine la naissance de tous les hommes; n'ayons pas la vaine gloire de chercher du lustre dans le rang de nos ancêtres, mais ayons la noble ambition de ne devoir qu'à nous-mêmes notre nom.

Enfant des flots, ainsi que Vénus, je ne reconnois qu'elle pour mere, & me livre entièrement à son culte.

Charifée écoutoit avec complaisance mes discours, & y répondoit avec tendresse; contens l'un de l'autre nous aurions goûté des plaisirs parfaits, si nous eussions connu

ceux que la nature nous offroit.

Un jour que Charifée tarδοit à venir dans les lieux où nous menions paître nos troupeaux, & où l'Amour faisoit croître nos feux, j'entretenois les Echos des charmes de cette Beauté ; mais enfin impatient de l'entretenir elle-même , je courus à pas précipités du côté du Village ; les aîles de l'Amour m'y portèrent bientôt : ayant passé près d'un petit ruisseau bordé de saules, je vis une robe accrochée sur les branchages, qui voligeoit au gré du vent. Les amans sont curieux, & souvent leur curiosité est heureuse ; je courus écarter doucement une des branches, j'avancai ma tête , & je vis : Grands Dieux ! fut-ce une illusion , ou une réalité ? Je vis Charifée nue ! Diane dans le bain , au milieu de ses Nymphes , étoit moins belle , & Actéon ne goûta jamais tant de plaisir à la voir en cet état, que j'en

ressentis dans ce moment.

Affise sur le rivage opposé au mien, & se croyant seule, Charifée en se lavant parcouroit avec la main tous ses charmes, & me les découvroit innocemment. Je ne sçai comment exprimer ce que je devins à cette première vûe : un trouble & des plaisirs inconnus s'élevèrent dans mon ame ; une douce émotion me saisit, je restai sans mouvement, mes yeux se fermerent, mes forces m'abandonnerent ; enfin je revins à moi, & l'Amour ranima mes yeux expirans. En se rouvrant ils fixerent d'abord les objets qui les avoient déjà éblouis, & reprirent en eux, ainsi que mon cœur, plus de flamme qu'ils n'en avoient perdue : je ne me connois plus, je suis tout en feu, la nature malgré moi m'emporte, je meurs de n'être pas auprès de Charifée ; un mouvement secret m'apprend que je lui ferai part de mes délices, &

qu'elle les partagera avec moi. Nature! vous me rendites mes forces avec usure; ce fut vous & le Dieu des cœurs qui m'arrachâtes ma tunique; je m'élançai sur les eaux, j'y nage, & l'Amour en un instant me fait atteindre à l'autre bord. Je vois, j'admire, & je suis prêt d'embrasser Charifée.

O sçavante Nature! ce fut encore vous qui déterminâtes mon désir en ce moment, & qui fixâtes mon ignorance! mais, hélas! pourquoi faut-il que la farouche pudeur, s'opposant toujours à nos plaisirs, condamne en un sexe ce qu'elle tolère en l'autre?

Charifée pâlit de frayeur : elle ne se connoît plus, elle oublie ses vêtemens : je ne lui donne pas le tems de s'en couvrir, c'est à travers les flots qu'elle veut m'échapper, elle ne court plus, elle vole. Ranimé par les nouveaux objets qu'elle offre en fuyant à mes regards

avides, je la fuis avec empressement; mais trop frappé du spectacle pour soutenir long-tems la course, je la vois toucher au bord sans pouvoir l'atteindre. Nouvelle Syrinx, elle fuit dans des roseaux ferrés qui sont près de-là, & me paroît s'être métamorphosée comme eux: mes forces m'abandonnent, ma flamme s'exhalant au-dehors, (c) ...

.
Je reviens enfin, & la raison se rapproche de moi d'autant de pas que la volupté s'en écarte. Après avoir perdu Charisée de vûe, je ne puis plus me regarder moi-même; je m'habille: enfoncé dans une profonde rêverie, je revins joindre mon troupeau. Ne voyant plus le sien, je demande si elle est venue; on me repond qu'elle a paru trou-

(c) Cette lacune & toutes celles que l'ont trouvera dans cet Ouvrage, sont une suite de l'accident dont j'ai parlé dans mon Avertissement.

blée,

blée ; qu'on l'a vue s'en retourner du côté de *Glicerto*, qu'elle doit même y être.

Je me jette au pied d'un arbre , la tête appuyée contre son tronc , je me livre à ma douleur , je me rappelle tout ce qui s'est passé. Le trouble & la crainte font les premiers effets d'un cœur dans lequel les passions commencent à germer : encore épris des charmes de Charifée , j'étouffe enfin les remords qui me veulent tyranniser : Non , me dis-je à moi-même , les Dieux n'ont rien fait en vain , ils m'ont donné un cœur sensible , c'est pour aimer ; la bonté qui fait leur essence m'offre les charmes de Charifée ; je crois y lire leur intention & mon devoir. Oui , Charifée , je vous reverrai & je dompterai votre retenue.

L'Astre lumineux terminoit à peine sa carrière & coloroit notre globe , lorsque je retournai à *Glicerto*.

Arrivé dans la maison, mon généreux pere vint au-devant de moi : Venez ; mon cher Alzidor, venez, mon fils, partager ma joye.

Je rends graces aux Dieux d'avoir prolongé mes années ; graces à ces Maîtres de la terre & à ses charmes, Charifée trouve un établissement avantageux : Iphis, berger des environs, me l'a fait demander ; les bonnes mœurs de ce jeune homme nous sont connues, & les sentimens qu'il a conçus pour Charifée sont de sûrs garans du bonheur qu'elle doit attendre de cette union. Assuré de la soumission de votre sœur (c'est ainsi qu'on la nommoit), je l'ai promise, j'ai arrêté le jour de l'entrevue, & ce jour est celui-ci : ce soir l'Assemblée doit se rendre en ce lieu ; faites, mon cher fils, les honneurs de la Fête, occupez ma place, & suppléez par votre enjouement à l'incapacité de mon âge. Il dit : & transf.

porté de plaisirs, me prêtant ses sentimens, il croit voir dans mes yeux humides de pleurs des marques de ma-joye : je vais, dit-il, tout disposer. Je me jette à ses pieds, je veux lui parler, mais en vain ; je n'en ai pas la force, la voix se dérobe à mon désir ; Laissons ces remerciemens, laissez-moi aller, me répète-t'il, les momens pressent, ... Il s'arrache de mes bras, je ne le vois plus, je reste immobile ; trop abattu pour réfléchir, mes esprits étoient suspendus.

Une heure s'étoit déjà écoulée en cette situation, lorsque je revins à moi, & que je repris autant de force que j'avois eu de foiblesse. A moi, divine raison, m'écriai-je, fais que ton flambeau guide mes pas ; la douleur est indigne d'une grande ame, allons trouver Charifée, sçachons d'elle-même si elle a eu assez de cruauté pour apprendre cette nouvelle sans douleur ;

montrons assez de courage pour ferrer les nœuds de son hyménée avec joye : Charifée ! ingrate Charifée ! continuai-je : si mon amour , quelque vif qu'il soit , ne vous étoit point connu , l'amitié au moins devoit vous engager à m'en faire la confidence. Je cours , & la jalousie guide mes pas à l'appartement de Charifée. J'y frappe , mais en vain ; elle étoit , suivant la coutume , enfermée avec Sophronie & quelques autres femmes qui l'habilloient.

La rage & le désespoir dans le cœur , je vais moi-même me décorer d'ornemens propres à cette Fête agréable pour les autres , & funeste pour moi. Je me rends des premiers dans la salle où devoit se faire le repas , je me place précisément devant le lieu par où elle devoit arriver. Cruelle situation ! Que le tems paroïssoit long à mon ressentiment ! qu'il me tardoit de faire des

reproches à la barbare Charifée !
qu'il paroiffoit court à mon amour !
combien craignois-je de voir cette
fatale hymenée !

Cependant l'Assemblée fe grof-
fiffoit. Chacun des convives venant
avec une politesse importune me
complimenter fur l'hymen de cette
fœur, me lançoit autant de traits
perçans dans le cœur.

Enfin la nuit couvrit la terre de
fes fombres voiles & le jour s'é-
clipfa devant elle, ou plutôt devant
la belle Charifée : je la vis descen-
dre. Dieux ! qu'elle parut charman-
te aux yeux des affifians ! mais
qu'elle parut odieufe aux miens !
L'éclat & la richesse de fes habits
étoient ternes en comparaifon des
charmes que je lui avois vûs au
bain : sexe enchanteur, tel est l'a-
veuglement de votre vanité, vous
cachez fous le clinquant de l'art les
tréfors précieux de la nature.

Pour comble de douleur je vis

mon rival qui lui donnoit la main ; je fus encore étourdi des applaudissemens qu'on partageoit entre elle & lui ; mes sentimens si opposés à ceux de l'Assemblée , refusoient de se rendre aux suffrages publics : les amans sont suspects , leurs jugemens ne sont jamais sincères.

Après les cérémonies religieuses , Charisée portant un vase à la main , donna à laver ; Iphis , l'heureux Iphis fut le premier à qui elle s'adressa ; ce ne ne fut point l'amitié qui lui fit avoir la préférence , mais seulement l'usage.

Vingt fois mon impatience manqua à me faire rompre l'ordre , & vingt fois je faillis à me présenter le premier ; mais enfin le sort m'accorda ce que la fortune m'avoit refusé : Charisée se présente à moi , me tend le vase ; je veux lire dans ses yeux , mais en vain , elle les tenoit obstinément baissés : Voici , lui

dis-je , d'une voix basse & entrecoupée , voici le jour de votre bonheur , & celui de mon désespoir ; un soupir fut toute sa réponse. Quoique ce soit là le langage le plus ordinaire des amans , je ne le compris pas : j'étois incertain du sens que je pouvois y donner : devois-je croire que ce fût la douleur ou la honte qu'il eût exprimé ?

Nous nous mîmes à table , & ce fut la Souveraine de mon cœur qui y servit ; Hébé aux banquetts des Dieux paroît avoir moins de charmes que Charifée en fit briller alors. Iphis eut encore le bonheur d'être le premier servi ; il but la santé de Jupiter ; chacun suivit son exemple suivant l'usage.

Je passe rapidement sur cette malheureuse journée , continua Alzidor ; ce récit me coûteroit trop de larmes , & vous inspireroit trop de douleur.

Après avoir remercié les Dieux

& chanté leur gloire , chacun se retira ; la joie & l'allégresse reconduisirent Iphis , le chagrin & la douleur m'accompagnèrent. Je voulus suivre Charisée : les Dieux en avoient ordonné autrement ; ils avoient résolu de me la ravir pour le reste de la journée. Je me jettai tout abattu sur mon lit ; mais loin d'y goûter de la tranquillité , je n'y ressentis que de la douleur : mille idées s'emparoiént de mes esprits , toutes les passions regnoient dans mon ame , mon cœur étoit le théâtre de leurs combats. S'il arrivoit qu'accablé par la fatigue le sommeil appesantît pour quelques instans mes paupières , mille songes affreux voltigeant autour de moi renouvelloient encore ma tristesse , & me faisoient trouver de l'agitation dans le sein même du repos.

Cependant je crus voir renaître le jour & ma raison avec lui ; mon esprit inquiet se fixe , je veux aller

trouver mon rival : le même instant vit éclore & le projet & l'exécution. Les couleurs de l'aurore commençoient à peine à paroître , que j'étois sorti de *Glicerto* ; j'étois seul éveillé dans la nature ; l'avide & diligent Laboureur étoit encore enféveli dans le sommeil ; je marchois au hazard , ignorant quel chemin je devois suivre ; la jalousie étoit seule mon guide. J'arrivai à *Eryx* ; & m'étant informé de la demeure d'Iphis , j'y courus d'abord ; je le trouvai encore endormi , je l'appellai plusieurs fois : s'étant enfin éveillé , la première parole qui sortit de sa bouche fut le nom de Charifée. Ha ! barbare , m'écriai-je , je t'ôterai le pouvoir de prononcer ce nom , ou tu me priveras de la faculté de l'entendre. Iphis ne m'ayant point oui , me regarda , & se dispofoit à me parler , lorsque je lui dis : c'est assez , mortel voluptueux , vous livrer à la moleffe ,

assez d'espoir a charmé votre cœur ;
levez-vous , venez avec moi par un
essai de valeur perdre ou mériter
les bienfaits que vous attendez des
Dieux.

Ami, dit-il n'étant encore qu'à
demi éveillé, est-ce vous ou Cha-
rifée qui auriez besoin de moi ? se-
rois-je assez heureux pour vous
donner à tous deux une marque de
mon attachement ? En disant ces
mots il sort du lit, s'habille à la
hâte, court chercher une épée,
& me suit ; notre marche étoit si
précipitée que nous n'eumes pas le
tems de nous parler : cependant a-
près être sortis du Village, je m'ar-
rêtai : demeurez, lui dis-je, demeu-
rez, c'est ici le lieu où tu dois signa-
ler ton courage, c'est ici que tu dois
donner à Charifée & à moi une
preuve de ton estime ; ce n'est qu'au
prix de ma vie que tu peux acheter
son hyménée, ce ne fera qu'après
avoir répandu mon sang que tu lui

donneras la main : apprens que je la connois , par conséquent que je l'aime , que je ne respire que pour elle , que nul mortel ne pourra me la ravir sans m'arracher auparavant la vie. Alors sans vouloir écouter ses répliques , je tire l'épée , & je me présente à lui. (*d*)

Iphis trompé par nos doux noms de frere & de sœur reçus de nos protecteurs , & adoptés par notre amitié , Iphis s'écrie : Qu'entens-je ? malheureux ! quel criminel dessein as-tu conçu ? l'inceste est donc . . . Il alloit achever , quand je lui dis , je méprise de te répondre , & te défie au combat ; défends-toi en brave , ou je te traite en lâche.

Iphis , le généreux Iphis , se

(*d*) L'Auteur Grec semble avoir en apparence oublié que les usages de la Nation ne permettoient pas de porter l'épée dans d'autres occasions que celles de la guerre. Ce que l'on peut dire pour justifier le texte , c'est qu'il vouloit par cela même établir le caractère valeureux de son Héros.

sentant ému à ce discours , ne s'arrête plus ; il s'avance vers moi l'épée au poing en se recommandant à l'Amour : ses coups redoublés rencontrent & devancent les miens ; tous deux animés du même motif , nous montrons le même courage ; cependant l'adresse & la valeur guidant son bras , & poussant le coup qu'il me porte , il me blesse ; le sang coule en abondance de la playe. A ce coup Mars & la Victoire fendent les airs , & je sens renouveler en moi un nouveau feu qui m'embrâse : d'une main sûre parant son second coup , je lui en porte un qui lui perce le sein ; il tombe sans force & sans couleur ; courageux jusques dans sa défaite , il veut encore me frapper , mais en vain ; la main livide d'Atropos tranche le fil de ses jours , je le vois mordre la poussière à mes pieds , la terre se rougit , & s'abreuve de son sang ; alors baissant la pointe , je

cours lui tendre la main , je l'appelle & lui offre du secours ; inutile soin ! la mort a déjà ravi sa proie , la pâleur & la lividité est peinte sur son visage ; triste sort de l'humanité ! cet homme tout-à-l'heure magnanime , n'est plus à-présent qu'un cadavre hideux. Affuré de sa défaite , la main appuyée sur ma blessure , je reprends le chemin de *Glicerto* : je ne sais si l'Amour s'opposant aux rigueurs de Thémis , voulut me faire échapper à ses châtimens , & hâta ma course , mais il me sembla que je volois.

Dès que j'arrivai , je courus trouver Charifée ; elle étoit au lit , j'entrai , je promenai mon œil égaré , je ne la vis point ; elle s'apperçoit sans peine de mon trouble ; elle s'écrie : Qu'as-tu , mon cher Alzidor ? quel trouble nouveau agite tes esprits ? Ce fut la première fois que sa bouche me prodigua un nom si tendre. Ses charmes fixèrent enfin ma vûe ,

& ses tendres empressements me rappellerent à moi-même ; je cours à elle , je l'embrasse : je vous demande la vie ou la mort , lui dis-je , c'est de vous que dépend mon destin ; je suis homicide , j'ai trempé ma main dans le sang de mon rival , il vient de perdre le jour ; mais je dois ce témoignage à sa mémoire , il l'a perdu généreusement pour vous. Charisée soupire , les larmes coulent de ses yeux , son cœur plus touché des risques que je cours , que de la mort d'Iphis , me presse de lui raconter l'événement , & de fuir ; vingt fois elle m'interrompt pour me dépeindre sous les couleurs les plus effrayantes le danger qui me menace.

A la fin de mon discours ses pleurs recommencerent , son visage pâlit , je la vis s'évanouir ; je m'empresse de la rappeler à la vie ; mes soins n'ont aucun effet , elle reste plongée dans le même anéantisse-

ment. Mon amour alors excité par l'occasion, me suggéra un artifice intéressé : l'avouerais-je ? Prenant un moyen, capable tout à la fois de la rappeler à elle-même, & de satisfaire ma passion, je devins téméraire ; j'osai tenter de me rendre heureux.

Charifée revient à elle, elle veut m'arrêter ; mais bientôt ses forces abbatues la trahissent : je la serre dans mes bras, ma bouche collée sur son beau sein y fait errer mon ame, j'y puise de nouveaux feux, & l'instant qui a vû naître mon dessein va le voir consommé. Alors ne ménageant plus les efforts nécessaires pour assurer ma victoire, je deviens moi-même victime de mon attentat ; ma playe se rouvre, mon sang coule, Charifée en est teinte ; à mesure qu'il se répand, mes forces m'abandonnent, mon corps se glace, mon visage pâlit, mes yeux se ferment, & ma raison s'envole ;

je ne suis plus qu'un marbre ; Charifiée effrayée se lève , la compassion ou plutôt l'amour l'emporte sur la pudeur ; elle court nue chercher de l'eau fraîche, elle en lave ma playe, elle la panse elle-même, ensuite me faisant respirer les parfums les plus suaves, elle tâche de m'arracher de l'empire de la mort.

Ma tête en ces instans reposoit tranquillement sur son sein ; je l'avouerai, ce simple attouchement suffit pour réveiller mes sensations affoiblies ; mais domptant mes desirs impétueux, je me contentai de lui exprimer ma reconnoissance par d'innocentes caresses ; je l'embrassai en la remerciant de ses soins, & elle s'éloigna pour prendre ses habits & s'en couvrir : vainement voulus-je pour cet office lui offrir mes services : Fuyez , fuyez , s'écria-t'elle ; fouillé du crime que vous venez de commettre , dérobez - vous aux rigueurs des Loix , allez sous un Ciel moins

moins rigoureux endurer les remords dévorans, & chercher un asile inaccessible à la vengeance. Je le veux, lui-dis-je, je me fais une loi de vos conseils, mais c'est à condition que vous viendrez avec moi; si vous m'aimez, vous devez partager ma peine: mais elle s'obstinoit toujours à rester, elle oppo-
soit l'attachement & la reconnoissance qu'elle avoit pour nos protecteurs, à mes raisons. Eh bien! si vous restez, lui, répliquai-je, je ne veux point partir, il me sera plus doux de courir au trépas à vos yeux, que de fuir le supplice éloigné de vous.

Il étoit tard, & déjà le soleil avoit fait près de la moitié de sa course, lorsque nous vîmes entrer *Philogènes*, jeune homme qui avoit toutes les graces en partage, & prévenoit tous les cœurs en sa faveur, il auroit eu déjà place dans le mien s'il n'eût appartenu tout entier à Charifée. II

entre tout ému , & me crie d'une voix entrecoupée que ma perte étoit décidée , qu'il venoit du Village d'*Eryx* , où il avoit oui dire par des témoins qui disoient m'avoir vû sortir avec *Iphis* , que j'étois son assassin ; que le peuple assemblé , versant des pleurs sur la mort de cet infortuné , remplissoit les airs de ses cris douloureux , & demandoit avec chaleur que ses mânes fussent vengés , qu'il avoit vû même le vieux & respectable *Philémon* fendre la presse pour demander ma grace , que *Sophronie* à genoux , le visage baigné de larmes , s'efforçoit d'affoiblir dans le cœur des Juges la compassion que les parens d'*Iphis* y excitoient ; que lui courant çà & là , tout hors de lui-même , étoit venu , ignorant où je pouvois être , avertir *Charisée* de ce qui se passoit , afin d'apprendre d'elle mon asile pour y venir me secourir ; que puisqu'il avoit le bonheur de me rencontrer,

il s'estimoit heureux de me faciliter ma fuite , mais qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Charisée, effrayée du péril , se laisse entraîner , & Philogènes suivant son zèle impatient , l'enlève sans s'arrêter à ses défenses. Il nous fit gagner un chemin escarpé , & nous conduisit sur le bord de la mer : nous vîmes un Vaisseau , qui loin du bord commençoit à singler à pleines voiles ; nous hâtâmes notre course , & faisant signe de la main, nous nous fîmes comprendre. On nous envoya la chaloupe ; nous eumes bientôt abordée. Le Capitaine qui se trouva ami de Philogènes, nous rassura entièrement ; il nous dit que nous ne devions plus craindre que l'on nous poursuivît , puisque l'on étoit déjà venu faire perquisition , & examiner s'il ne m'avoit point reçu dans son bord ; il ajouta qu'il alloit en Chypre, qu'il nous laisseroit où nous voudrions. Nous le priâmes de nous y conduire ;

il le promet. Ce feroit ici , dit Alzidor , où je devois remercier les Dieux , & admirer avec quelle tendresse ils veillent sur notre conservation , même au milieu de nos plus grandes adversités ; mais la perte de Charifée ne me laisse sensible qu'aux regrets : loin de reconnoître leur bonté , je me plaindrai de leur tyrannie ; ils ne m'ont sauvé tant de fois la vie , que pour me réserver à de plus grands malheurs : que ne me l'eussent-ils arrachée mille fois , plutôt que de me ravir Charifée !

Enfin nos voiles s'enflèrent , & les Dieux se déclarèrent pour nous ; notre vaisseau fendant les flots sembloit commander aux vents & à la mer : déjà même le Pilote joyeux à la vue des riens côteaux de Thessalie , nous annonçoit notre prochaine arrivée. Tout l'Equipage retentissoit des cris d'allégresse des voyageurs ravis : & nous éprouvâmes alors , que de l'excès de la

douleur à l'excès de la joye , souvent l'intervalle est un point.

Philogènes toujours impatient d'obliger , descendit du pont le premier pour nous annoncer notre débarquement : à cette agréable nouvelle la joye renaît dans nos cœurs , & la sérénité reparoît sur nos visages ; chacun monte sur le tillac admirer la fertilité de cette terre chérie des Dieux.

L'œil étonné se perd sur ces côteaux dorés par le soleil couchant : là on voit des raisins déjà violets , dont les grappes font plier le cep qui les porte .

Ici Cérès étalant ses richesses offre des plaines couvertes d'épis dorés : une foule d'esclaves laborieux , brûlés par l'ardeur du soleil , s'empressent d'entasser des gerbes en monceaux.

Plus loin Pomone couvre le rivage d'arbres , dont les branches chargées de fruits & variées par les

couleurs les plus belles se réfléchissent dans le miroir argenté des eaux.

Flore concourant à l'envi à l'embellissement de ce séjour aimé des cieux, le couvre de tapis de fleurs, dont l'éclat & le parfum flattent agréablement la vue & l'odorat.

L'attrait de ces aimables lieux ayant engagé le Capitaine à y faire relâche, nous montâmes ces aimables côteaux, & nous arrivâmes à Héraclée. Notre premier soin fut de rendre grâces aux Dieux de leurs bienfaits, & de la protection qu'ils avoient bien voulu m'accorder.

Nous fumes d'abord rendre nos hommages au Dieu Pan : c'est lui qui regne dans ces charmantes contrées. Une grotte simple, mais noble, est le Temple de ce Dieu : c'est là où ses peuples soumis viennent lui offrir leurs vœux ; sa statue y est placée sur un petit autel taillé dans le roc ; la tête des roseaux

couvre ses pieds.

.

.

.

Nous fortîmes, il nous parut que les Dieux favorables à nos desseins combloient nos vœux, & conduisoient nos pas. Nous prîmes le chemin de la Vallée de Tempé : une avenue couverte de myrthes nous mettoit à l'abri des rayons du Soleil; le doux Zéphire folâtrant sous les feuilles qu'il frisoit de son aile légère, y répandoit une agréable fraîcheur, & contribuoit aux charmes de notre route. Que pouvois-je désirer? Mon cœur vuide d'inquiétude, exempt de douleur, n'auroit dû connoître que la joye & l'allégresse, & n'être partagé qu'entre l'amour & l'amitié. D'un côté Charifée belle & constante nourrissoit ma flamme, de l'autre Philogènes tendre & sincère m'assuroit de son amitié; mais par une bisarrerie attachée au sort

de l'humanité , il n'est point de plaisirs, même les plus sensibles, qui ne soient mêlés de quelques amertumes. L'incertitude de ma naissance troubloit ma tranquillité : quoi, disois-je, traînerai-je une vie obscure, m'abandonnerai-je à l'amour & à la mollesse, lorsque j'ignore ma destinée ? Peut-être qu'en ce moment où les passions me tyrannisent, mon pere généreux hafarde sa vie dans les combats; peut-être qu'en ce moment où l'amour occupe nos jours, Mars termine les siens ! Mais, me disois je encore, peut-être aussi les mœurs & la qualité de mes parens me feroient-elles rougir de leur devoir l'être ! ensuite une nouvelle réflexion venant à mon secours, j'aimois mieux rester dans le doute, craignant d'apprendre que la bassesse de mon origine, ne répondît pas à la noblesse de mes sentimens. Bisons, disois-je, sur les inquiétudes,
le

le passé est un songe, l'avenir une énigme, le présent seul est une réalité dont il faut jouir; ensuite en regardant Charifée, je reprenois en elle la flamme qui s'étoit étouffée dans mon cœur.

Nos entretiens charmant notre route nous conduisirent insensiblement à la vallée de Tempé. Je ne m'arrêterai pas à faire la description de ce lieu divin. On sçait qu'étant la promenade des Dieux, il est digne de leur grandeur; c'est de cet endroit que l'on peut dire avec raison :

- » La faim aux animaux ne faisant point la guerre,
- » Le bled pour se donner sans peine ouvrant la
- » terre,
- » N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'éguillon
- » Traçât d'un pas tardif un pénible sillon :
- » La vigne offroit partout des grappes toujours
- » pleines,
- » Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les
- » plaines.

Boileau.

Tandis que nous admirions les beautés de cette charmante vallée, en un instant le ciel fut rempli de lumière; nos yeux tournés vers la voute céleste furent éblouis. Jupiter fendant la nue la remplit de sa gloire; son char étoit d'azur, le timon & les roues en étoient d'or, deux grands aigles étoient attelés avec des rênes tissues de perles; étendant leurs aîles, ils planoient dans les airs; une troupe de Zéphires répandus autour du char, le soulevoient de leurs douces haleines; le Dieu Maître de l'Univers, penché mollement sur son char, parut plus brillant encore à nos yeux que le Dieu de la lumière. Mercure se glissant du haut des cieux sur les aîles des vents, l'avoit devancé. Fils & Messager de Jupiter, ce Dieu plein de zèle pour son pere venoit préparer ses plaisirs; il part des Cieux, il est près de nous.

Ensuite fixant Charisée, il com-

mençoit à exciter mes inquiétudes & ma jalousie, lorsque nous montrant de son caducée la route que nous devions tenir pour regagner notre vaisseau & continuer notre voyage en cette Isle : allez, dit-il, tendres & fidèles Bergers, allez dans cet endroit; puisse-là votre constance recevoir son prix! A ces mots nous obéîmes : poussés de curiosité nous voulumes regarder derrière nous, mais la région de l'air étoit remplie de tourbillons de flammes qui nous déroboient la vûe des Dieux.

Saisis d'admiration & de crainte, nous nous embarquâmes pour Chypre. Il y avoit déjà quelque tems que nous voguions en cet état, lorsque nous appercûmes le port de cette Isle. Nous n'eumes pas besoin de lire les Inscriptions, ni de voir les armes qui sont empreintes sur vos arcs de triomphes, pour connoître que nous étions dans le

territoire heureux de Paphos ; l'air seul, excitant en nous des feux dévorans, sembloit nous l'annoncer.

Je ne vous exprimerai pas , continua le Berger , quelle fut mon admiration & ma surprise , quand je vis la façon aisée & les manieres simples avec lesquelles vos peuples vivent ; j'admirois la Nature & contemplois ses ouvrages ; elle seule mérite nos applaudissemens & notre culte , ses loix seules peuvent captiver un génie élevé , & mille exemples fameux nous prouvent que les plus grands hommes en ont fait leur regle unique.

Philogènes , en ami généreux , nous invita à monter au Temple , pour rendre graces aux Dieux du succès de notre voyage , & invoquer l'Amour pour notre Dieu tutélaire.

Il dit , & nous y fumes ; Dieux ! quel fut notre ravissement à l'apparition de tant de beautés ! le Tem-

ple d'Héliopolis est sans doute moins digne d'admiration ; l'or & l'argent n'en étoient pas les plus rares ornemens , les richesses furent moins ce que nous admirâmes que l'art & le goût. Là l'encens n'exhale point une odeur assez forte pour ébranler les sens , ils n'en font qu'agréablement chatouillés ; là la victime n'ensanglante point l'Autel , mais le Dieu n'en est pas moins honoré. Le Plaisir, Ministre de l'Amour , laisse aux amans l'honneur de sacrifier à ce Dieu : & tous deux plus délicats que les autres Divinités de l'Olympe , ils méprisent avec indignation l'usage d'immoler des animaux ; ils ne veulent d'autres victimes que les amantes , & d'autres sacrificateurs que les amans. Une douce lumière est la seule qui pénètre dans ces lieux ; l'obscurité dérobant l'objet des plaisirs les rend plus sensuels. Mon premier soin fut d'aller sacrifier ; l'exemple au-

torisa ma démarche. Charifée, déjà digne Sujette de l'Amour, sembloit y consentir avec plaisir ; la joye étincelant dans ses yeux m'annonçoit même de la ferveur.

Mille colonnes de jaspe & de marbre d'une hauteur prodigieuse, formoient différentes allées en labyrinthe³, dans le centre de chacune d'elles étoit élevé un Autel destiné à cet usage.

Je pourrois ajouter que la délicatesse & les ornemens sembloient nous y inviter ; mais tout occupé des charmes de Charifée, je n'avois pas besoin d'être excité par d'autres attraits que les siens.

Embrâsé d'amour, & dégagé de mon ancienne timidité, je dispose Charifée au sacrifice : victime généreuse, elle vole au-devant de mon désir, elle me devance à l'Autel. Ne voyant plus qu'une œuvre de piété dans les marques d'amour qu'elle est prête à me donner, une

sainte ferveur dissipe toute retenue, elle ne voit en moi que le Prêtre; & si elle y découvre encore l'aimant, elle n'en est que plus animée. Plein du même zèle, je la suis avec plus de promptitude; une si belle action, un si doux sacrifice nous remplit du même esprit; nous ne sommes qu'un: mais cruelle fatalité! prêt à signaler ma ferveur, je montre ma défaite! Fils de Cythère, votre Sacrificateur devint indigne de votre protection! il perdit sans fruit le doux encens qu'il devoit vous offrir, il n'en parfuma que les fleurs jonchées sur votre Autel, & le mystère ne fut point consommé! J'en étois là, lorsqu'un bruit tumultueux remplissant le Temple, y répandit l'épouvante & nous fit fuir dehors.

Alors nous vîmes approcher du Vestibule l'Envoyé d'Agnopolis, Ville consacrée à Diane. La pompe de l'Ambassade répondoit à la dignité

du Ministre. Il fut reçu avec tout le respect & la déférence que méritoit son emploi & la majesté de la Déesse.

Le Pontife s'avancant vers lui, lui fit un compliment, dont le style répondoit par sa politesse & ses graces au caractère d'un Prêtre de l'Amour. L'Envoyé y répondit en des termes aussi modestes par rapport aux louanges qui lui avoient été adressées personnellement, que nobles & fiers par rapport à celles qui avoient été données à sa Ville & à la Déesse. Nos esprits frappés d'admiration ne sçavoient auquel des deux donner le prix.

Après ces harangues, on vit entrer au bruit de fanfares & d'instrumens cent esclaves, portant sur leurs têtes des corbeilles remplies de présens.

Le respect que l'on porte à la Déesse, ne permettant pas que son Envoyé entrât dans le Temple de

l'Amour, théâtre des plaisirs qu'elle dédaigne , on fit en cette occasion ce qu'on a coutume de faire en tous lieux : sans adopter le préjugé superstitieux du *Député*, on s'y prêta; on le reçut dans un salon de peintures où toute l'histoire de la *Déesse* est représentée. Ce fut là que nous vîmes rendre les honneurs à l'*Ambassadeur*. Après l'avoir encensé, on brûla pour victime un agneau ; ensuite prenant ses cendres, on les mit dans une *cassiolette* destinée à cet usage au pied de la Statue. L'image de cette Divinité semble , dit-on, marquer la satisfaction qu'elle ressent de ce sacrifice , en baissant la tête en signe de reconnoissance. A ce mouvement miraculeux , on croit aussi voir un air de sérénité répandu sur son visage , qui fait douter si ce n'est pas *Diane* elle-même. Le salon retentit des hymnes que l'on chanta à la louange de cette *Déesse* ; & cette auguste

cérémonie commencée par le respect, finit par la reconnoissance.

O Vertu trop rare, que vous me coutâtes cher ! s'écria le tendre Alzidor ; on voit bien que la terre n'est point votre séjour, vous occupez un lieu plus heureux. (e)

La coutume de votre Isle, comme vous le sçavez, est de nommer une des filles pour aller remercier la Déesse : comme la chasteté est bannie de l'Empire de l'Amour, ce n'est point elle, mais le sort qui décide du choix ; c'est pourquoi le Grand Prêtre présentant une urne d'or, chacune des femmes courut y jeter son nom ; Charisée me regardant tendrement, sembloit lire mon inquiétude dans mes yeux, & attendre mon ordre pour partir ; mais son tour étant venu, elle ne put s'en défendre ; elle y fut : le

(e) M. Marivaux a dit à peu près la même chose de la Vertu, sans doute d'après le texte de mon Auteur.

premier billet qui sortit fut celui de ma chere Charifée ; un frémissement fécret m'annonça mon malheur. Un Vieillard cynique s'avancant au milieu de l'Assemblée , s'offrit pour être son conducteur : tout en lui m'annonçoit un rival ; sa démarche aisée dans un homme chargé du poids des années , ses yeux qui brilloient encore du feu de la jeunesse. C'est un effet de l'instinct naturel des hommes de pressentir leurs disgraces ou leur bonheur. Me levant alors , je fis signe de la main & demandai à parler ; j'expose publiquement qu'étant des Voyageurs appelés par des affaires en d'autres lieux , on ne pouvoit , sans manquer à l'hospitalité , engager Charifée à cet emploi ; que d'ailleurs n'étant point Sujette de l'Isle , il semble qu'elle ne mérite point qu'on lui défère cet honneur ; enfin tout ce que l'amour & la raison purent offrir d'idées à mon-

imagination fut employé pour détourner le coup qui me menaçoit ; la jalousie m'animant aussi , je vais jusqu'à dire qu'elle ne peut m'être arrachée ; que dans le cas où il faudroit absolument qu'elle partît , elle ne devoit être confiée à d'autre conducteur qu'à moi ; qu'ayant eu sa foi , nul autre ne devoit prétendre à l'escorter. Ces dernières paroles étant prononcées avec chaleur , le Pontife loin de me répondre modérément , & ne trouvant sans doute point de raisons pour détruire les miennes , s'adresse à l'Assemblée , m'accuse devant elle comme un féditieux , un impie , un criminel de léze-Majesté divine , qui s'oppose à la volonté des Dieux & du Destin : puis voyant que la vérité seule ne peut me rendre coupable , il a recours à l'imposture ; loin que ses vêtemens sacrés l'en empêchent , il semble même qu'ils servent de voile à sa fourberie.

Il dit qu'il avoit vû la Statue de la Déesse applaudir au sort par un signe de tête. Le peuple crédule & ignorant , toujours affecté par la dernière impression, semblable à l'airain dont le timbre laissant échapper dans les airs les premiers coups qui l'ont frappé, ne retentit que du dernier qui les touche , le peuple, dis-je, s'écrie alors contre moi, & applaudit à son Pontife. Etrange effet de l'aveuglement populaire ! c'est ainsi que de tout tems, (f)...

.

Quand verrai-je ma Patrie, s'écria le Berger, affranchie des chaînes de la superstition, ne plus suivre que les leçons de la nature & de la raison ?

C'est trop peu, continua-t'il ,

(f) L'Auteur en cet endroit avoit fait une réflexion qui m'a paru trop forte pour nous être transmise.

pour ce peuple frénétique , que de me donner le tort , de me charger d'injures ; il veut encore me faire violence , & m'arracher Charifée , que je tenois étroitement dans mes bras. C'est en vain que je m'y oppose : bientôt leurs forces triomphent de ma résistance , je la vois enlever d'entre mes mains ; elle est même déjà prête à partir , lorsque fendant la presse & me faisant jour à travers la foule , autant de personnes qui se trouvent à mon passage sont autant d'ennemis sur lesquels tombent mes coups : autant de choses qui se trouvent sous mes mains , sont autant d'armes que je me fais pour les abattre.

Le pavé fumoit du carnage ,
Les morts ainsi que les blessés ,
Offroient aux yeux l'horrible image
De corps l'un sur l'autre entassés.

Mais mon cœur bouillant de courage
Ne croit triompher qu'à demi ,

S'il ne peut laver mon outrage
Dans le sang de mon ennemi.

Je frappe : la peine du crime,
Retombe enfin sur son Auteur ;
Dieux ! votre Sacrificateur
D'un Mortel devint la victime.

Philogènes immolant tout à mon
amitié , suivit mon exemple : pour
servir ma fureur , il s'étoit fait jour
au milieu de la multitude ; d'un
bras assuré il avoit déjà porté mille
coups , lorsque ses forces & sa va-
leur cédant au nombre , envelop-
pé par nos adversaires , il disparut
à mes yeux.

Nos compagnons de voyage
pleins d'un généreux courage ,
concouroient à l'envi à nous se-
courir. Un Parti de mécontents
s'étoit joint à nous ; voyant que l'af-
faire étoit engagée de façon à ne
plus être reconnus , ils servoient
notre vengeance.

Cependant la mort du Ministre

ayant fait cesser tout à coup le tumulte & la sédition , un Vieillard vénérable respecté de toute l'Assemblée , après s'être prosterné au pied de l'Autel pour conjurer les Dieux d'appaîser l'orage , demanda à parler. Le Peuple qui l'honorait & le respectait , fit silence aussitôt ; & lui , ayant pris ma défense , soutint que le Prêtre trop prompt , avoit pris pour désobéissance & arrogance ce qui n'étoit qu'excès d'amour & noble orgueil. Il dit encore que ce n'étoit pas la première fois que le peuple avoit été victime de l'emportement de ce Ministre ; que s'il n'étoit pas mort & qu'il fût en état de se défendre contre lui , il leur rappelleroit toutes les fautes qu'il avoit commises ; il ajouta qu'il croyoit que le droit des Gens & les loix de l'hospitalité seroient violées , s'ils aigrissoient davantage la sédition ; qu'il valloit mieux exciter ma générosité , en
me

me prenant par la douceur, que d'irriter ma colère en me maltraitant. Il alloit achever, & commençoit par son discours pathétique à confondre & humilier les révoltés qui s'étoient joints à nous, quand le peuple l'interrompit presque involontairement par le bruit tumultueux de ses applaudissemens.

Ensuite ce Vieillard m'adressant la parole me dit : Généreux Inconnu, nous sommes aussi contents de votre courage que de votre amour : mais voudriez-vous, emporté par une fougueuse colère, sacrifier à votre ressentiment nos loix, nos Prêtres, nos concitoyens & votre générosité même ? n'est-ce donc pas assez pour assouvir votre vengeance, que le sang dans lequel nâgent nos parens & nos amis ? Saisi d'effroi du meurtre que je venois de commettre, & craignant que ma main téméraire n'eût été reconnue, je voulus racheter ma vie par

ma docilité ; & m'étant prosterné devant lui, je lui dis en soupirant, que si Charisée ne suffisoit pas pour réparer mon emportement, je le priois de me prendre moi-même, que ma vie offerte aux pieds des Autels où j'avois sacrifié ces malheureux, vengeroit leurs mânes.

Il me fit relever ; puis m'ayant embrassé en signe de paix au nom de tout le peuple, il me fit sortir. Nous accompagnâmes Charisée jusqu'à la porte du Temple ; l'on m'enlève cette plus chère moitié de moi-même, mais on ne peut lui arracher sa tendresse pour moi : dans les bras de ses ravisseurs, elle m'adresse encore de tendres adieux ; au défaut de sa voix, ses yeux interprètes de son amour, par un regard tendre & languissant, m'expriment le regret qu'elle a de me quitter, & me jurent tout à la fois une éternelle fidélité.

Le lâche rival séxagénaire qui

s'étoit offert pour la conduire , rejoignit à son aspect ; tout enthousiasmé du prix de sa conquête , il ne s'étoit opposé à aucun de nos coups , afin de se réserver une si belle proie.

Je la vis aller , ou plutôt on la traîna jusqu'au char ; autant le cortège étoit magnifique & brillant , autant Charifée étoit triste & abattue ; le Vieillard se plaça précipitamment près d'elle , & la tenoit entre ses bras ; Charifée ressembloit à un agneau qu'un aigle audacieux auroit enlevé de dessus l'Autel. Enfin les coursiers fougueux l'eurent bientôt dérobée à mon amour. Mes yeux fixés sur le char le suivoient dans la plaine ; & ne l'abandonnèrent que lorsque l'éloignement le fit disparoître à mes regards. Si mon corps , par une dure fatalité , fut obligé de rester dans ce lieu , mon cœur par une heureuse sympathie s'envola sur les traces de Charifée.

Le Vieillard qui m'avoit harangué , nommé Alcimédon , me voyant abattu & presque sans connoissance , voulut en vain me tirer de ma léthargie ; car , trop accablé de chagrins , mon ame succomba , & je tombai à ses pieds sans forces & sans mouvement ; mon visage pâlit & mes yeux se tournerent : il m'a dit depuis qu'il avoit mis tout en usage pour me rappeler à la vie , & que voyant encore palpiter mon cœur , il m'avoit fait porter chez lui , où effectivement je me réveillai.

Enfin je revis le jour ; & si la fortune avoit mis le comble à mes maux , elle me laissoit encore assez de forces pour les soutenir sans succomber. Quelle fut ma surprise , quand en ouvrant la paupiere & promenant mes regards mourans , je me vis transplanté dans un lieu magnifique , qui sembloit être plutôt le séjour de la mollesse , que

la retraite de la douleur !

Une troupe d'esclaves officieux , rangés autour de mon lit , partagèrent leur zèle à me donner de la nourriture & à aller annoncer mon retour à la vie à leur Maître Alcimédon : on eut dit , à voir l'empressement avec lequel il vint , que l'humanité ranimoit sa vieillesse ; son empressement devança mon impatience , il me força à lui rendre compte de ma santé , avant que de m'apprendre s'il sçavoit des nouvelles de Charifée.

Aux inquiétudes de l'amour se joignirent bientôt celles de l'amitié ; Quoi ! m'écriai-je , Philogènes , ce généreux & constant ami , m'abandonne pour la première fois ! ah ! c'en est fait , sans doute qu'il a perdu la vie ; la mort cruelle a voulu ménager mes jours pour pleurer la perte des siens ! que ne m'a-t'elle plutôt enlevé moi-même ! que me restoit-il à désirer

après tant de pertes , que la mort ?

Alcimédon effuya mes larmes & calma mes douleurs , en m'apprenant que Philogènes respiroit encore. Je le pressai avec tant d'instances , qu'il fut contraint de m'avouer qu'il étoit dans les prisons.

Je n'essayerai point de vous rapporter tout ce que l'amitié , la reconnoissance & le désespoir m'inspirèrent de regrets en ce moment, quelle frayeur j'avois à la vûe des périls où j'imaginois mon ami exposé, & du supplice dont il me sembloit être menacé.

Ce Vieillard continuant toujours son généreux office , calma une seconde fois mes emportemens ; il me promit de s'intéresser pour la liberté de ce malheureux ami : il fit plus , il s'offrit de prévenir tous les Sénateurs en sa faveur & d'avoir leur parole à chacun en particulier avant la tenue du Senat. Continuant avec la même effusion de

cœur qu'il avoit commencé , il me laissa sous la garde & à la confiance d'un esclave fidèle qu'il avoit depuis fort long-tems. Les soins que ce zélé serviteur eut de moi, m'empêchèrent de m'appercevoir de l'absence de son Maître : tant il est vrai que les cœurs des hommes les plus vils ne sont pas pour cela inaccessible aux vertus.

Tandis qu'Alcimédon couroit pour gagner mes Juges, (car c'est ainsi que je dois nommer ceux de qui dépendoient la vie & le sort de mon fidèle ami) ses esclaves m'habilloient; ils me changèrent d'habit; le mien étant encore tout teint du sang que j'avois versé, il n'étoit pas décent que je parusse dans l'Isle souillé du sang de ses habitans. Enfin me promenant avec impatience en attendant le retour d'Alcimédon, je le vis arriver; la sérénité qui paroissoit sur son visage m'annonçoit avant lui son heureux

succès. Toutes les passions se peignent dans les yeux ; il court à moi, & m'embrasse : Rassurez-vous, me dit-il, généreux ami, le sort de Philogènes n'a rien d'effrayant ; j'ai vû ses Juges, ils m'ont tous promis en particulier de ne point insister sur son crime, ils m'ont assuré même de donner leurs voix pour sa liberté.

Le don d'un Royaume, continua le noble Alzidor, ne flattant que l'ambition, m'auroit sans doute moins satisfait que cette agréable nouvelle.

Un seul, me dit-il, parent du Grand Prêtre, semble s'obstiner à la perte de Philogènes ; mais la pluralité des voix l'emportera sans doute. Je lui demandai quand devoit s'assembler le Sénat ? il me répondit que ce seroit l'après-midi : je lui proposai de m'y rendre pour plaider la cause de mon ami ; il applaudit à mon dessein, & m'ayant
encore

encore embrassé , il me mena dans l'appartement de Stérope sa femme & de Calais sa fille ; elles me reçurent avec tous les honneurs possibles ; & l'heure du repas étant venue , nous nous mîmes à table : elle étoit couverte des mets les plus délicieux , & les vins les plus exquis couloient des flacons. Les pressantes sollicitations de mes hôtes me forcèrent à prendre un peu de nourriture ; on but à Jupiter , & cet acte de piété sembla nous ranimer ; le culte des Dieux rend les ames tranquilles & contentes. Alcimédon voulut finir le repas par la musique ; il nous dit qu'elle inspiroit la gayeté , qu'elle ravissoit les sens , & sçavoit charmer les chagrins & les douleurs mêmes les plus aiguës ; c'est pourquoi il exigea de Calais qu'elle chantât. Elle le fit avec des graces infinies ; son premier soin fut de chanter la gloire de l'Amour , d'exalter sa puis-

fance & ses charmes ; elle finit par nous inviter à suivre ses étendarts. L'air touchant & passionné qu'elle chantoit auroit attendri un rocher ; tout autre que moi en auroit été ému , mais tout à Charisée , je ne pouvois appartenir à d'autres ; mon cœur même , jaloux en secret de tant de charmes , se persuadoit que la présence de Charisée les auroit effacés.

Calais peu satisfaite de la situation de mon ame , me verfoit elle-même à boire ; elle avoit des attentions qui m'auroient paru flatteuses & d'heureux augure , si j'eusse appartenu à moi-même. Enfin le repas fini , le vénérable Alcimédon s'appercevant que l'heure du Sénat approchoit , m'avertit qu'il falloit partir ; nous y marchâmes , ou plutôt nous y courûmes , l'amitié ranimoit nos forces & précipitoit nos pas.

Il me demanda en chemin si je

m'étois préparé : je lui dis que le zèle me donneroît de l'éloquence , que d'ailleurs la vérité & la simplicité étoient les argumens de l'innocence.

Enfin après avoir traversé la Place entourée de quatre cent colonnes de marbre blanc de Paros , qui forment une double galerie , nous parvinmes au Sénat. Ce lieu, séjour de la Justice , noble sans faste , & riche sans profusion , inspire toute la vénération & le respect qu'on doit à l'auguste Thémis.

Déjà les Sénateurs étoient assemblés : Alcimédon qui l'étoit lui-même , me laissa au pied du Tribunal en dehors du Barreau , & monta prendre place avec eux. Le Président m'ayant permis de parler , je m'en acquittai en ces termes :

Ministres de Thémis, vous près de qui l'innocence trouve un azile assuré , je viens implorer votre clé-

mence & fléchir vos rigueurs; rendez-moi un malheureux qui n'a commis d'autre crime que de m'accompagner en ces lieux.

Je ne vous ferai point un détail de l'événement; votre piété vous ayant conduits ainsi que nous aux Autels, vous vîtes vous-mêmes comment votre Ministre nous outragea, comment il viola les devoirs de l'hospitalité : assuré de mon innocence, je ne cherche point à me justifier; je veux seulement prendre la défense d'un ami zélé, qui me voyant frappé & accablé du nombre, a plutôt cherché à secourir ma foiblesse qu'à servir ma vengeance. Alcimédon gardant un profond silence, écoutoit gravement mes discours, ranimant de tems à autre ma hardiesse par un coup d'œil qu'il me jettoit furtivement. Cet ancien Sénateur dont il m'avoit parlé voyant que j'avois ébranlé mes Juges, & presque ga-

gné ma cause, se leva & m'interrompit brusquement. Ainsi donc, s'écria-t'il, le Sénat verra sans indignation ses murs teints du sang de ses Sujets, entendra sans horreur les cris de ses concitoyens qui pleurent leurs femmes, leurs enfans, leurs parens, leurs amis, &c. & pourra regarder avec indifférence l'auteur de cette sédition, l'écouterà même avec une lâche complaisance, prendre la défense de son complice? Illustres Sénateurs, souffrirez-vous davantage les meurtriers du Ministre de vos Autels?

Ce Ministre des Dieux, issu d'une race ancienne qui s'est mille fois distinguée dans les combats pour la sûreté de votre République; moi-même, dit-il, blanchi sous le harnois, au défaut de ma voix débile, regardés ce corps criblé de coups : voyez, continua-t'il en se découvrant, voyez cette poitrine toute cicatrisée; souffrirez-vous

que le reste d'un sang qui fut toujours versé pour l'intérêt de notre commune Patrie, le soit pour la cause de deux jeunes téméraires, qui ne respectent ni les Dieux, ni les Loix, ni l'humanité ? Non : c'est dans le sang qu'il faut laver l'offense, & c'est par la punition qu'il faut effacer le crime.

Ce discours prononcé avec chaleur par l'un des plus respectables du Sénat, avoit fait beaucoup d'impression ; & l'Arrêt de la mort me sembloit déjà écrit sur le front de mes Juges, quand l'un des plus jeunes Sénateurs se leva, & s'inclinant respectueusement, dit que c'étoit une des loix les plus essentielles de la Justice, que l'on avoit même observée de tous les tems en ces lieux, de ne condamner personne sans l'entendre ; qu'en supposant que le coupable ne pût se laver de ses crimes, il resteroit toujours aux Juges la satisfaction de

n'avoir pas privé l'accusé du droit naturel de se défendre; que jusqu'à présent on n'avoit aucune preuve que ce fût lui qui eût égorgé le Grand-Prêtre, que personne même ne m'en avoit accusé.

Une remontrance si raisonnable fut approuvée de toute l'Assemblée; mon cœur applaudit en secret à la fin de son discours, qui sembloit m'annoncer le mystère de mon attentat.

On envoya des Gardes chercher Philogènes; je le vis arriver bientôt après : à son air noble, à sa démarche fière, on eut dit qu'il venoit en Maître pour juger, & non en coupable pour être puni. La fierté du héros brilloit sous l'état du captif; sa noble physionomie n'étoit point altérée; ses couleurs, plus belles que celles de l'aurore, en relevoient l'éclat; ses regards imprimoient le respect; de grands cheveux bouclés flottoient négli-

gemment sur ses épaules. Flatté ; contre son attente , du plaisir de me voir , s'échappant des mains de ses Gardes , il court à moi , & ses bras tout chargés de chaînes ne laissèrent pas de m'embrasser ; nous restâmes quelque tems serrés ensemble , sans pouvoir nous parler : vainement voulions-nous articuler , la parole expiroit sur nos lèvres , le soupir seul en renaissoit ; les larmes coulèrent bientôt après de mes yeux , & le Sénat ému à cette triste & touchante entrevûe , parlant à Philogènes , lui exposa les chefs d'accusation présentés contre lui.

Mon ami , loin de vouloir éviter la mort & justifier sa conduite pour éluder le supplice , demanda si sa perte seule étoit suffisante pour la satisfaction du Sénat , & si l'on me laisseroit en liberté sans attenter à mes jours ? On lui répondit que oui. Alors se jettant à genoux , il leva

ses yeux au Ciel, & dit d'une voix ferme: Grands Dieux, vous avez enfin comblés mes désirs; je puis en ce jour, par le sacrifice de ma vie, donner à Alzidor une preuve non suspecte de l'attachement que j'ai toujours eu pour lui.

Puissent les Dieux, protecteurs de la Justice, dit-il en s'adressant aux Sénateurs, répandre sur vous leurs faveurs en abondance, en récompense du service que vous me rendez !

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il se leva précipitamment, & dit, en promenant ses regards : où sont mes bourreaux ? où est mon supplice ? A ce trait de générosité je me jette à mon tour à genoux, j'implore la clémence de l'Assemblée, j'invoque tous les Dieux de l'Olympe, je demande avec même impatience que l'on lui fasse grace, & qu'on me punisse. Aigle de Jupiter, Ministre de la foudre,

m'écriai-je , en m'adressant au Président , détournez l'orage sur moi , & laissez luire sur sa tête un ciel serein !

Philogènes se prosternant de nouveau , enchérit encore sur mes plaintes ; l'amitié & la générosité lui arrachèrent des expressions plus fortes encore que les miennes. Bientôt toute la Salle retentit des clameurs que nous poussions l'un & l'autre , pour demander la mort. Mon ami voyant les Juges dans une profonde admiration , va jusqu'à confirmer par son aveu le bruit répandu qu'il étoit l'auteur de la sédition ; & l'amitié lui fit faire alors (pour obtenir le trépas) ce que jamais il n'eut fait pour se sauver la vie , il s'abassa jusqu'à supplier.

Après avoir recueilli les voix , on nous fit signe de nous lever , & l'on nous dit que le Sénat , en faveur de notre générosité , nous pardonnoit nos crimes ; il fut or-

donné que l'on détachât les fers de Philogènes, & qu'on le laissât en liberté : bien précieux qu'il dut à sa généreuse amitié ! C'est ainsi que les Dieux manifestant leur illustre protection dans les momens les plus désespérés, couronnent avec justice les vertus qui forment les grands hommes.

Le Sénat ayant tourné toute sa vengeance sur les citoyens séditionnaires, se sépara après nous avoir renvoyez libres. Alcimédon nous emmena chez lui ; il courut des premiers apprendre à sa femme Sthérope & à Calais sa fille l'heureux succès de notre démarche. Il étoit encore de bonne heure, & le tems du repas n'étant pas venu, notre hôte & ses femmes nous engagèrent à la promenade ; nous en profitâmes ; je l'avouerai : si mes esprits n'étoient pas absolument disposés à la joye, à cause de l'absence de Charifée, du moins éprouvoient-

ils une espèce de contentement par le retour de Philogènes.

Nous vîmes l'étendue vaste & la magnificence des jardins d'Alcimédon ; nous portâmes d'abord nos premiers pas sur la terrasse qui borde la mer : elle est soutenue en dehors par des colonnes qui forment de ce côté cent portiques qui se réfléchissent dans les eaux ; un balustre de marbre regne autour : c'est là que promenant son regard étonné sur un canal immense, on voit avec admiration l'onde amère calme & tranquille, où l'Aquilon fougueux ne regne jamais ; les flots argentés semblent obéir au Zéphire folâtre qui les frise de son aîle légère.

Nous visitâmes les parterres dont cette terrasse est ornée : ils offroient aux yeux l'assemblage merveilleux des couleurs les plus éclatantes, & remplissoient l'air des parfums les plus agréables.

Aux côtés de ce parterre sont

sont deux superbes cascades , chefs-d'œuvres de l'art , ornement de la nature ; l'une représente l'enlèvement d'Amphitrite , & l'autre les bains de Diane. Là mille jets d'eau , artistement placés , s'élancent dans les airs , & semblent les remplir de leurs différens jeux ; là des tapis liquides se déploient , s'étendent & descendent en roulant se perdre dans de vastes bassins. Dieux ! quelle expression dans les figures ! on eut dit que les Divinités mêmes les animoient ; leurs draperies plissées avec art & taillées avec dextérité sembloient n'attendre que le souffle du vent pour s'agiter.

Plus loin est un labyrinthe , que ses allées tortueuses rendent impraticable. Nous y entrâmes & nous y vîmes des palissades & des bosquets charmans qui sembloient annoncer que ce lieu étoit le séjour de l'Amour ; aussi sa statue étoit-elle placée au milieu. On y voit

ce Dieu plein de feu pour Psiché , la percer de son trait le plus sensible. La même expression paroissoit en ces figures ; mais leur attitude la rendoit plus intéressante. Psiché s'abandonnant aux transports du Dieu , succomboit au doux ravissement qui l'enivroit.

La tête de cette Belle étoit penchée dans le sein de la Volupté , placée derriere elle. Plusieurs petites figures représentant les Graces , les Ris & les Jeux , étoient si bien & si naturellement faites , qu'elles sembloient voltiger autour de l'Amour & de son aimable amante. Tout en ce lieu montre le triomphe du Dieu de la tendresse , me dit Calais , qui m'avoit insensiblement écarté de la compagnie , profitant de la léthargie où la perte de Charifée m'avoit enfoncé , & tout aussi , continua-t'elle , y inspire la volupté : puis me regardant fixement d'un œil enflammé , elle

me dit : Voyez cette foule d'hommes & de Dieux qui portent ses fers ; confidérez cet Hercule vainqueur des Héros , il devient l'esclave du plaisir , & les lauriers qu'il vient de cueillir dans les champs de la Gloire , se changent en myrthes dans ceux de l'Amour ; sa massue , instrument de sa valeur , changée en quenouille , le devient de sa mollesse.

Regardez encore , me dit-elle , à cet autre angle ; voyez-y le plus grand des Dieux devenir le plus foible , voyez-le déposer son foudre & cacher sa forme divine sous l'apparence d'un simple mortel ; voyez comment à la faveur des ténébres de la nuit , qui le couvre de ses voiles , il se livre au plaisir dans les bras d'Alcmène : que d'amour & de valeur annonce celui-ci ! Nul autre front que celui du Dieu de la Guerre , n'allia des sentimens si peu compatibles en apparen-

rence. Quelle autre aussi, s'écria-t-elle, que la mere de l'Amour pourroit enflammer ce Dieu, & répondre également à sa passion? Avec quelle volupté est-elle placée auprès de lui! que d'ardeur dans cette attitude! On diroit, à voir l'air voluptueux avec lequel elle embrasse étroitement Mars, que des baisers vont bientôt éclore de ses lèvres amoureuses, & qu'elle veut encore par de nouveaux artifices irriter la flamme que sa beauté a fait naître en lui; enfin, voyez cette troupe de Héros esclaves attelés au char de notre Dieu.

Echauffée à la vûe de tant d'objets voluptueux, Calais finit par me dire que l'air même sembloit en ce lieu souffler le plaisir & exciter ses désirs : en effet, dit-elle, affectant de railler, n'est-il pas honteux pour nous d'être ici les seuls tranquilles, & d'être de marbre, quand les marbres mêmes semblent être animés ?

animés ? J'en augure mal pour moi, dit-elle, en continuant sur ce ton railleur, qui n'en avoit que l'apparence ; il me manque sans doute les charmes de ces Beautés : mais enfin si vous étiez plus curieux , peut-être trouveriez-vous Ah ! s'écria-t'elle , qu'est-ce qui m'a piqué ? puis découvrant sa gorge , elle feignoit d'y chercher la cause de la piquûre , & se tournant de mon côté , elle me demanda si cela suffiroit pour faire de moi un Hercule.

Je l'avouérai à ma honte , le premier mouvement fut donné à la nature , & la fidélité n'eut que le second. Je collai un baiser sur son sein : en effet nulle autre Beauté de la Grèce n'auroit surpassé Calais sans Charisée , & nulle autre gorge n'auroit égalée celle que le Sculpteur avoit faite à Vénus , sans la sienne. Me voyant prendre feu , elle voulut me punir de ma longue

résistance ; & affectant de me combattre , elle se défendit des persécutions qu'elle croyoit que je lui faisois. On sçait que les plus fortes résistances des femmes sont souvent les avant-coureurs , ou le signal de leur prochaine défaite : on sçait aussi que tirant leur gloire de leur foiblesse , la défaite elle-même est pour elles un triomphe.

Calais se jetta malignement sur le gazon , & sa chute découvrit à à mes yeux des objets qui les auroient dû fléchir ; mais plus touché de la gloire d'être fidèle , qu'excité par l'éguillon du plaisir , j'aimai mieux conserver mon cœur pur à Charifée , que de le lui partager. Perfide avec Calais, loin de profiter de l'occasion , je la relevai froidement & comme par respect , en baissant les yeux ; je ne voulus pas lui laisser la satisfaction de penser que je m'étois apperçu de son stratagème , ni lui donner la honte que

j'eusse vû avec indifférence les moyens qu'elle avoit mis en usage.

La honte & la rage d'une femme qui fait les avances infructueusement , ne peuvent se comparer qu'au mépris & à la haine qu'elle excite à celui à qui elle s'adresse : de là l'on peut conclure quels étoient nos sentimens secrets l'un pour l'autre.

Calais indignée voulut s'échapper de moi , pour me laisser égarer dans le labyrinthe ; mais voyant la malice qu'elle méditoit , je courus si vite après elle , que je la rejoignis. Nous gagnâmes un taillis où nous trouvâmes notre Compagnie , qui s'amusoit à voir des nids d'oiseaux. Le vieux Alcimédon profita de cette occasion , pour nous faire louer la grandeur de l'Auteur de la Nature dans les plus petites parties de ses ouvrages ; il nous fit admirer surtout l'instinct dont la Toute-puif-

fance avoit doués chaque animaux, les sentimens dont ils étoient susceptibles ; & joignant les exemples à la morale , il nous cita le Pélican, qui se saigne pour allaiter ses petits, & qui rachète leur vie par la perte de la sienne.

Nous regagnâmes la maison ; & l'heure du soupé étant venue , on nous servit une table , où le zèle des Maîtres & l'adresse des Valets éga-loit & enchérissoit même sur la pompe du repas de la veille.

La furie & la rage de Calais éga-loient alors la tendresse & la passion qu'elle avoit eue pour moi : pénétré de respect & de reconnoissance pour Alcimédon , il étoit le seul à qui j'adressois mes soins ; il porta les siens jusqu'à ne me parler que du présent & de choses vagues , afin de me distraire de tout souvenir funeste ; il nous servit lui-même de ce qu'il y avoit de plus délicat, & nous versant les vins les plus exquis de Chypre &

de Chio , il inspiroit la joye à tous les convives.

Le repas fini , il voulut que sa fille en fît la clôture , comme elle avoit fait la veille , en quoi elle lui obéit d'assez mauvaise grace , chantant des regrets qu'elle m'adressoit secrètement , & que je recevois de même ; mais Philogènes pour contribuer de sa part à la gayeté du festin , se fit apporter un luth , qu'il pinça en s'accompagnant lui-même. La force & les graces de sa voix furent autant admirées que l'harmonie de son instrument.

Faisant aussi par reconnoissance ce que je n'aurois pû faire par goût , je chantai ; & voulant répondre aux reproches secrets qu'Calais m'avoit faits , je louai l'Amour & la reconnoissance , & exaltai ces vertus.

Il étoit tard , & nous avions besoin de repos : nous nous séparâmes , & fûmes chacun nous jeter dans les bras du sommeil.

Les songes , dit-on , font l'effet des objets qui nous ont occupés le jour , & non des présages de ce qui doit nous arriver , comme le croit le superstitieux Vulgaire.

Après que Morphée eût sous ses pavots appesanti mes paupières , tout occupé de la perte de Charifée & de la fatale ignorance de mon origine , je rêvai qu'étant descendu au Tartare , ainsi qu'Ulysse , pour y apprendre du Destin ce qu'étoit devenue ma charmante Charifée , & m'informer aussi des auteurs de mon être , l'avare Nautonnier m'ayant passé , après avoir vû avec horreur l'onde noire & avoir entendu ses mugissemens , je vis venir à moi plusieurs Ombres accablées sous le poids des chaînes , que l'on me dit être les victimes de l'Amour , parmi lesquelles je reconnus Charifée. Je vis plus : son sein me parut percé de mille traits qui étoient restés dans la playe. Ce songe ayant

mis le trouble dans mon ame, je m'éveillai.

Le matin Philogènes entra dans ma chambre, & je lui fis part de mon songe; mon cœur s'épancha dans son sein, je lui fis confidence de ce qui m'étoit arrivé avec Calais. Nous primes sur cela de nouvelles précautions: trop attaché à Alcimédon pour faire aucun éclat, nous résolûmes de prendre la fuite; il fut pourtant arrêté entre nous que Philogènes, sous prétexte d'avoir des affaires pressées, iroit à Agnopolis trouver Charifée, qu'il feroit tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à elle.

Projet conçu par l'Amour, exécuté par l'amitié, il eut plus de succès que l'on ne devoit en attendre. Les amans & les joueurs trouvent assez souvent leur salut dans les ressources les plus désespérées; ils ont cela de conforme, qu'ils ne trouvent rien d'impossible; ils ne

mesurent leurs forces qu'à la violence de leur passion.

Après que Philogènes eût pris congé de nos Hôtes , & tandis qu'il couroit pour servir mon amour, je fus en butte à toutes les persécutions de Calais, & j'essuyai toutes ses extravagances : jamais elle ne me montra tant d'amour & de haine.

A peine étoit-il sorti de ma chambre , qu'une de ses femmes me vint apporter une Lettre d'elle; cette esclave me dit que sa maîtresse s'étoit levée avant le jour pour l'écrire, & qu'elle depuis deux heures attendoit à ma porte le moment que je fusse seul pour me la remettre. Je la lus, elle étoit conçue en ces termes :

Au perfide Alzidor.

« Barbare, vous êtes le premier
« pour lequel j'ai sacrifié mon hon-
« neur ;

neur ; vous m'avez payée d'ingratitude , ou plutôt de mépris : repentez-vous en , il en est tems encore ; & répondez par un amour sincère à la flamme qui me dévore , ou attendez - vous à trouver une aussi cruelle ennemie , que je suis malheureuse amante. «

J'aurois été moins saisi , si j'eusse lû l'arrêt de ma mort dans le livre secret du' Destin ; cependant ne voulant pas faire éclater mon mépris & mon indignation , je feignis un air tranquille & assuré ; je dis à l'esclave que je ne sçavois en quels termes répondre aux honneurs de Calais , que d'ailleurs étant abattu par un songe dont je venois d'être agité , je ne pouvois m'en acquitter dignement , que je la priois de vouloir bien me pardonner.

Cette femme sans doute instruite des sentimens de sa maîtresse , se retira peu satisfaite , & fut lui rendre réponse.

Calaïs dans les différentes occasions que j'eus de la voir , ne s'en tint pas pour vaincue ; elle voulut encore essayer de gagner par ses discours ce qu'elle n'avoit pû obtenir par sa Lettre. Renfermant sa douleur & son dépit en elle-même, elle affectoit un air de sérénité & de satisfaction en ma présence ; elle amenoit avec esprit la conversation sur la matière qui l'intéressoit : ce n'est pas tout encore ; à la conversation elle joignoit les démarches & les gestes ; rien en un mot n'échappoit à son esprit fertile, les expédiens les plus difficiles lui devenoient aisés.

Un jour que me promenant au jardin, je cherchois à dissiper mes inquiétudes par la lecture , remède sans doute le plus noble & le plus efficace , comme elle s'aperçut que mon application me conduisoit insensiblement dans un bosquet, sa lubricité la porta impatiemment sur

un lit de gazon. La tête posée sur un monceau de fleurs, que la Nature sembloit avoir fait naître exprès pour décorer ses charmes, d'une douce voix elle accompagnoit le chant du Rossignol amoureux. Une si charmante mélodie me tira de ma léthargie ; je la vis qui tournoit ses yeux de mon côté ; ils étoient pleins de flammes, & sembloient, ainsi que sa bouche, être les plus fidèles interprètes de l'amour ; on eut dit que ce Dieu & toute la Cour d'Amathonte avoit fixé son séjour autour d'elle. Sexe enchanteur ! à quel point ne portez-vous pas l'art de séduire ? Vous partagez avec les Dieux le pouvoir de vous métamorphoser ! L'impres-
sion qu'elle fit alors sur moi m'ayant fait craindre quelque foiblesse de ma part, je feignis de ne m'en être pas apperçu ; je détournai les yeux, & je repris ma lecture, faisant ce nouveau sacrifice à Charisée. Ou-

trée de mon application obstinée ; elle employe de nouvelles ruses , elle feint de dormir , de songer à moi , de me trouver sensible à sa flamme , de se rendre même à mes sollicitations ; tout en elle semble concourir à mon bonheur , son sommeil supposé la dispense de toute retenue : d'une main voluptueuse elle met plus de désordre dans ses vêtemens que n'auroit fait le Zéphire , l'Aquilon même le plus fort ; les soupirs de l'amour succèdent à ceux du sommeil , les noms les plus tendres qu'elle me prodigue les accompagnent. Reine de Paphos, vous n'en montrâtes pas davantage au jaloux Vulcain , & ses filets ne découvrirent pas tant de charmes aux yeux des Immortels , que Calais m'en montra !

Alors elle feignit de s'éveiller , & dit en soupirant : doux plaisirs , pourquoi n'êtes-vous qu'une ombre qui fuit aussi vite que le

tems? Ensuite affectant une espèce d'étonnement, elle s'écrie en me voyant dans un endroit où je m'étois arrêté au bruit qu'elle venoit de faire : n'ai-je point parlé en rêvant, me demanda-t'elle? & ne m'avez-vous point entendue? Puis empruntant les charmes de la pudeur, elle couvre ceux que sa lubricité avoit offerts à mes yeux. Je lui répondis avec un air extrêmement froid, que j'avois toujours lû, & que ma lecture m'ayant captivé entièrement, je n'y avois pas fait attention.

Que j'envie le sort de vos livres, dit-elle langoureusement! Vous n'êtes point dans ce cas, repartis-je sur le champ, voulant flatter sa passion déréglée, afin de n'en pas essuyer une vengeance funeste.

Je sentoîs naître en mon cœur une haine, qui devoit ses progrès à ceux de sa lubricité.

J'ai toujours aimé les nobles privilèges de la Nature, continua le Berger mais sans sortir des bornes de la bienfiance.

Quelqu'un étant arrivé à l'endroit où nous étions, interrompit notre conversation, & je fus assez heureux pour m'en tirer encore cette fois.

Nous approchions de la Fête de l'Amour, & c'est la coutume dans cette Isle de célébrer ce tems solennel, en faisant faire l'éloge de ce Dieu par un jeune homme.

Alcimédon connoissant le goût que j'avois pour l'éloquence, & continuant toujours à me dissiper, voulut me procurer l'occasion d'entendre ce discours ; il me mena à ce dessein avec lui. Celui qui étoit nommé pour faire la harangue, étoit déjà monté à la Tribune, & commençoit à peine, quand par une cruelle fatalité,

pressé d'un mal subit, il ne put achever; l'on fut contraint de l'emporter. La consternation étoit répandue sur tous les visages, & chacun avoit la douleur de perdre le discours & l'Orateur.

Je me levai, voyant que personne ne se présentoit, & m'offris à le remplacer. Un si noble zèle reçut un applaudissement général.

Je sçavois sur quoi devoit rouler le discours; & je le fis, sinon aussi-bien qu'il devoit être, du moins le mieux qu'il me fut possible. J'eus l'agrément cependant de me voir applaudir.

Après être descendu, on me donna la couronne de laurier qui ceint ma tête, pour prix de ma Harangue, & je reçus les suffrages en particulier de tous les Grands & des Sénateurs, qui me vinrent complimenter. J'y répondis avec modération : la modestie est le fard des talens.

Je fus plus sensible en sortant de voir mon cher Philogènes grossir le nombre de mes approbateurs. Transporté de joye de le retrouver, je me dérobai de la foule qui m'environnoit , pour me livrer entièrement à mon ami : tout en lui m'inspiroit de la joye ; il revenoit en bonne fanté , & portant des nouvelles de Charisée.

Lorsque nous fûmes retirés le soir , après m'avoir raconté tout ce qui étoit arrivé à cette adorable fille , il mit le comble à mon allégresse , en m'apprenant qu'elle devoit se trouver aujourd'hui en ces lieux ; & nous étions convenus d'y venir ensemble , lorsque je trouvai une Lettre sur ma table qui s'adreffoit à moi.

C'étoit encore de Calais ; elle me marquoit sans ménagement que je tinssse ma porte ouverte à une heure du matin , & que je me disposasse à la recevoir dans mes

bras cette même nuit, avec les égards & l'amour que je lui devois.

Je lus cette Lettre, & j'en frémissis d'horreur; cependant l'ayant communiquée à mon ami, il fut résolu entre nous que nous changerions de lit, & qu'ainsi, profitant par ce moyen de la foiblesse de Calais, il se dédommageroit avec elle de ses fatigues.

Il devoit venir nous trouver de bonne heure aujourd'hui: pour moi m'arrachant des bras du sommeil pour courir dans ceux de Charifée, j'ai devancé le lever de l'aurore, & suis venu ce matin.

Charifée assignée par l'Amour, ou plutôt pressée par sa tendresse pour moi, m'avoit devancé, & m'alloit rendre le plus heureux des hommes, quand l'ours que vous poursuiviez l'a fait disparaître, hélas, pour jamais de mes yeux! Mais elle re-

gnera toujours dans mon cœur.

Vous sçavez le reste , dit Alzidor en finissant , & je termine la carrière que vous m'avez imposée ; trop heureux de pouvoir par le récit de mes infortunes satisfaire vos désirs. On suspend ses malheurs à l'instant que l'on oblige.

Fin de la première Partie.

A M O U R S

D'ALPHONSE

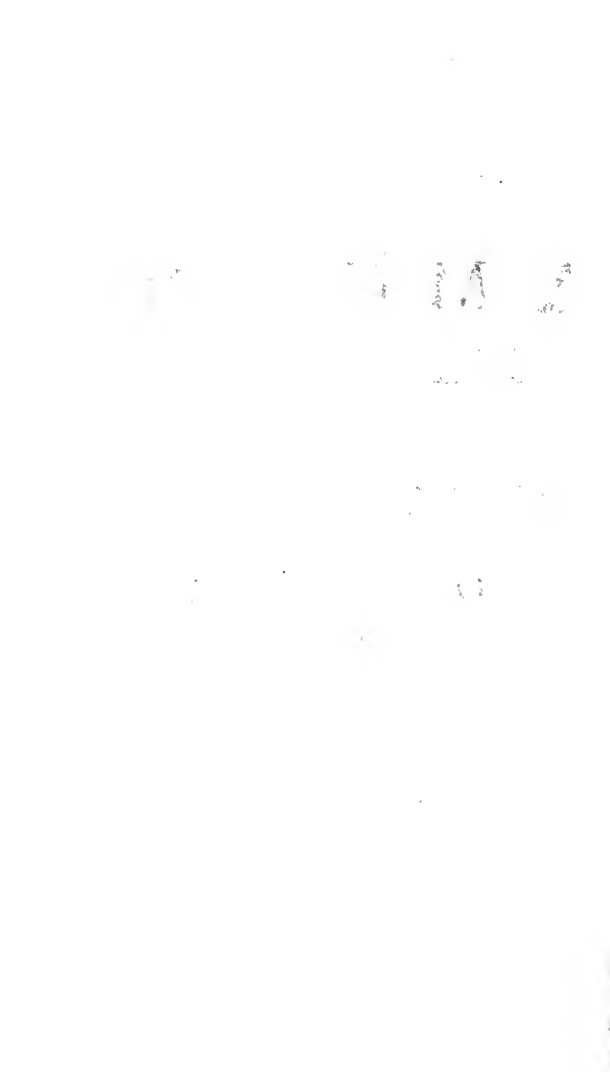
ET

DE CHATELAIN

O U V R A G E

TRADUIT DE L'ITALIEN

SECONDE PARTIE.



С Д У О М А

В Е С Т Н И К

И

О Т Д Е Л Е Н И Я

О Т Д Е Л Е Н И Я

О Т Д Е Л Е Н И Я





AMOURS D'ALZIDOR

ET

DE CHARISÉE,

Ouvrage traduit du Grec.

SECONDE PARTIE.



La clarté du soleil s'évanouissant dans la nue, ne laissoit plus après lui qu'un coloris pâle qui doroit la voûte céleste; déjà précipitant sa course, il faisoit voler son char sur la plaine liquide; déjà la tendre rosée répan-

II. Partie.

A

doit sa douce fraîcheur de toutes parts ; elle perloit la prairie de ses larmes ; les troupeaux jusqu'alors couchés , s'étendoient nonchalamment & regagnoient leur bercail en bondissant. Ce n'est plus le Chantre des bois dont la douce mélodie célèbre l'amour , c'est l'oiseau de Minerve dont le cri lugubre effraye le voyageur , lorsque les chasseurs emmenerent Alzidor avec eux. Ils marchaient tous à travers les ténèbres ; ils frémissaient ; lui seul n'étoit point ému : l'horreur de la nuit paroît , pour ainsi dire , plaire à la tristesse. Cependant l'un d'eux sonnant de la trompette , faisoit retentir au loin toute la plaine : enfin ils arriverent , & ayant porté leurs premiers soins à procurer du repos à Alzidor , chacun fut se délasser dans les bras du sommeil. Mais ce tendre & constant berger toujours occupé de son amante , arrosoit son lit de ses pleurs ; la perte

de *Philogènes* ne lui arrachoit pas moins de soupirs. En effet, quel trésor plus précieux qu'un véritable ami ! Amour ! Amitié ! qui de vous mérite la préférence ? Je vous ai tous deux éprouvés, mais mon cœur également soumis à votre empire, chérissant vos liens, n'ose qu'en tremblant décider de votre supériorité. Tous deux vous occupâtes celui d'*Alzidor* ! Cette nuit en proie à toutes les inquiétudes & blessé de mille traits, il ne goûtoit aucun repos ; sa raison égarée ne pouvoit calmer son désespoir : vingt fois il forme le dessein de se donner la mort, & vingt fois celui de chercher *Charifée* ; bientôt ce dernier l'emporte, le souvenir de cette belle arrête son bras téméraire.

Ayant devancé le jour, il sortit de la maison, & il erra encore quelques heures dans la campagne, jusqu'à ce qu'enfin le soleil s'étant levé, ranimât la nature : alors chacun

s'arrache du sommeil pour courir au travail. Alzidor après avoir demandé à plusieurs personnes, apprit vers le milieu de la matinée qu'on avoit vû passer la veille une jeune fille toute éplorée, qu'elle s'étoit embarquée sur un vaisseau Phœnicien qui retournoit à Tyr. Volant sur ses traces, il s'élance sans hésiter sur un autre vaisseau qui y alloit aussi : les momens le pressent, il compte impatiemment tous ceux qu'on emploie aux préparatifs de l'équipage; tous ces retards importuns lui paroissent autant de siècles. Enfin l'instant du départ est arrivé, l'ordre est donné, le vaisseau part; il fuit, il disparoit, ses voiles sont abandonnées aux vents qui les enflent par leur souffle rapide; le navire fend avec légèreté l'onde amère & semble applanir les flots; le rivage paroît échapper aux yeux, on ne le voit déjà plus, tout n'est que mer & ciel. *

* *Cælum undique, & undique pontus. Virg.*

A la vûe d'une si heureuse navigation , on remercie les Dieux , on chante des hymnes en l'honneur de Neptune : prieres d'autant plus estimables, (si les Dieux en font quelque cas) qu'elles ne sont point conçues par la crainte, mais par la seule reconnoissance !

Pour Alzidor, soit douleur ou raison, il ne prenoit aucune part à cette joye publique ; retiré à l'écart, il ne laissoit échapper que des soupirs de sa bouche. O Amour ! à qui je consacre mes premiers Ecrits, tes plaisirs seront-ils toujours accompagnés de douleurs ? Tes soupirs ne seront-ils jamais les seuls signes de la volupté ? Tendre jeunesse, jouis de l'instant présent ; l'éclatante rose se fane sous les doigts de celui qui la cueille, nos beaux jours disparaissent dans l'instant que nous en jouissons.

La Divinité protectrice des voyageurs avoit déjà fait couler plusieurs

jours à ceux-ci, marqués par les délices pour eux, & filés par les soucis pour le malheureux Alzidor ; ses yeux épuisés de larmes furent appesantis par le sommeil ; un songe affreux s'empara de son esprit. Fortune implacable ! l'empire du sommeil ne peut-il nous mettre à l'abri de tes rigueurs ? Les songes sont analogues à nos sentimens ; ceux des amans ne leur rappellent que leurs amours. Alzidor en fit l'expérience. Il lui semble voir venir à lui un Vieillard vénérable ; des cheveux blancs comme la neige ornent sa tête, une longue barbe descend sur son estomach : Fidèle amant, lui dit ce Vieillard, il est tems de finir tes malheurs ; Charifée qui vient sur mes traces suffit pour te rendre heureux. Il la lui présente ; Alzidor la voit, Alzidor en est ravi : c'est par le Destin, continue-t'il, qu'elle t'est présentée, ce sont mes mains qui vont vous unir.

Près de-là paroît un superbe édifice ; c'étoit un temple , il leur en fit monter les degrés : ils étoient jonchés des fleurs les plus odoriférantes ; les portes s'ouvrent, les yeux du berger sont éblouis à la vue de tant de beautés & de splendeur. Des colonnes de jaspe & de marbre soutiennent lestement cet édifice. Au fond de cette noble enceinte étoit élevé un autel orné des pierres les plus éclatantes. Là le Prêtre les attendoit, l'encens fumoît , sa douce vapeur se répandoit de toutes parts : la victime étoit préparée : enfin le glaive fatal ouvrit ses flancs. On consulta ses entrailles fumantes : l'instant de la superstition est l'instant le plus précieux du peuple ; le silence regnoit alors dans tous les assistants , il fut troublé par la descente imprévue d'un sinistre corbeau , qui battant des aîles , fondit d'un vol rapide sur le cœur de la bête immolée , le lui arracha & disparut

aussi-tôt. Dieux ! quel funeste présage ! que d'idées offre la superstition à ce peuple aveugle ! que de traits déchirent le cœur de ce tendre amant !

Alzidor fut éveillé par un bruit tumultueux qui se répandit dans l'équipage : on vient le tirer avec secousses : hé , quoi ! lui crie le Capitaine , seras-tu donc le seul livré à l'oisiveté ? Tu dors , lâche , tu dors , quand tous combattent pour leurs jours , quand tous volent à la gloire ! Le jeune héros animé par ce discours , se lève précipitamment , court aux armes , & ne fait ainsi qu'un saut des portes du sommeil aux drapeaux de Bellonne. Il monte sur le tillac , & voyant que le combat étoit engagé contre des Pirates Phœniciens qui venoient d'attaquer ses compagnons , il se mêle parmi les combattans , frappe à coups redoublés , & repousse avec vigueur ceux qu'on lui porte ;

mais sentant insensiblement que les forces des Pirates l'emportent , que les siens plient , il perce les derniers rangs & s'avance aux premiers ; courant çà & là , il n'est qu'un & remplit tous les lieux ; il crie , il presse , il sollicite ; lui-même donne l'exemple. A cette noble ardeur , le courage renaît dans les cœurs ; l'envie qui anime tous les hommes , fait rougir ceux-là de voir parmi eux le plus jeune se montrer le plus brave ; ils se resserrent , & semblent être tous liés par la valeur. A l'exemple de leur Commandant , les momens ne suffisent pas à leur intrépidité ; leurs mains courageuses en même instant lancent mille flèches , & mille fois la mort vole avec elles. Tels que dans les plaines de Cérès des bataillons ferrés d'épis couvrent la face des guérets , telles paroissent les brillantes armes sur le tillac ; l'air est rempli de traits qui obscurcissent

le ciel , la mer est couverte de morts , ses flots sont grossis par des ruisseaux de sang.

On vit au loin une Isle flottante s'élevant au-dessus des eaux porter Neptune : à la vue de tant de carnage , ses cheveux limoneux se hérissent , ses yeux s'égarent , & son visage pâlit ; autour de lui des Nymphes tremblantes , de pâles Nayades & toute sa Cour rangée s'écrie : Digne frere de Jupiter , fidèle compagnon d'Apollon , vangez-vous , vangez-nous. A ces mots , le Dieu frappant de son trident , fit retentir toute la plaine liquide : alors la victoire , qui jusques-là incertaine avoit volée d'un bord à l'autre , se fixe enfin sur celui-ci.

Après le massacre d'un grand nombre d'ennemis , ceux qui restoient demandèrent bien-tôt quartier ; les uns transportés de rage d'être vaincus s'élancent dans la mer , les autres humiliés de leur

défaite viennent se livrer aux mains des vainqueurs. On passe sur leur bord , on les charge de chaînes , on les dépouille de leur butin , on affranchit leurs esclaves. Fortune ! voilà de tes jeux ! Ces tyrans de la liberté gémissent à présent sous le poids de leurs fers , & ceux qu'ils captivoient auparavant sont libres.

La générosité est la vertu qui fait les grandes ames : presque tous les Tyriens empressés à suivre l'ordre du Capitaine , s'occupèrent à rompre les chaînes des Esclaves des Pirates ; les valets seuls donnèrent la préférence au butin. Pour Alzidor , ses forces & sa promptitude lui parurent mal servir son empressement. Ces infortunés pleins d'allégresse crièrent à plusieurs reprises : vivent les Tyriens ; & passèrent avec empressement sur le vaisseau Phœnicien.

Les vertus & les graces sont par-

tagées entr'eux ; les hommes chariment les cœurs par leur reconnaissance, les femmes éblouissent les yeux par leurs attraits. On leur trouvoit à chacune tant de graces, qu'on ne sçavoit à laquelle décerner les honneurs de la beauté. Une d'entre elles les méritoit avec supériorité, elle les reçut de même. On accouroit de toutes parts dans le vaisseau pour la contempler.

Le Capitaine qui avoit pris Alzidor en affection, depuis les exploits qu'il lui avoit vû faire, le fit appeller pour la voir ; le berger se sentant ému y fut, cependant bien résolu de ne pas lui accorder le prix sur Charifée même. Il approche, comme tout le monde opinoit en sa faveur ; cet hommage lui étoit dû : lui refuser son suffrage, c'eut été refuser la pomme d'or à Venus. Ciel ! quelle fut sa joye, quelle fut sa surprise, quand il vit que l'objet de l'admiration de

tout le monde étoit celui de son amour ! C'étoit Charifée elle-même. Momens fortunés ! tendres empressemens ! je ne puis rendre que foiblement vos douceurs ; le plaisir est indéfinissable , il faut le sentir pour le connoître.

Il vole vers cette belle , colle sa bouche contre la sienne : elle s'évanouit , elle n'est plus ; on la porte dans la chambre du Capitaine , on la pose sur son lit , on lui fait respirer des odeurs , on la rappelle à la vie. Elle ouvre les yeux , elle existe : Fortune ! quelles sont tes faveurs ! en me rendant le jour tu m'offre mon amant , il est ma vie , il est mon bonheur , dit-elle en le regardant tendrement. A ces mots les voyageurs contents de la voir rendue à la lumière , se retirèrent pour lui procurer plus d'air , & la laissèrent seule avec son fidèle Alzidor ; l'amour leur procura cette retraite , l'amour reçut le prix de

ce bienfait. Alzidor s'appercevant du désordre dans lequel on avoit été obligé de la mettre pour la secourir, le puissant, mais malin Amour, lui suggéra de le rétablir, & ne fit que l'engager à le mieux augmenter.

Nous sommes criminels, lui dit-il avec un souris amoureux; Charifée, l'Amour s'en offenserá, nous lui devons un sacrifice. Au charme de la plaisanterie succéde l'attrait de la volupté; elle brille dans ses yeux, elle éteint ceux de son amante; l'amour fait regner le silence, le plaisir l'interrompt; ce ne sont que soupirs confus, que baisers voluptueux, que tendres embrassemens; Dieux! que de précieux momens! Ils sont existans; ils n'existent plus: ils existent pour jouir, ils jouissent trop pour exister! . . . Fatal contretens! on étoit en peine de nos jeunes bergers: le soin qu'on prend de la vie de Charifée l'empêche d'en jouir; on entra pour

ſçavoir de ſes nouvelles , dans l'inſtant fâcheux où elle ne pouvoit encore en donner. Tendres amans, pourquoi vous dérober à l'amour ? S'il eſt naturel de ſ'aimer , ne devroit-il pas l'être de ſ'en donner des preuves ? Mais , que diſ-je ! ce n'eſt point un ſentiment de honte , c'eſt une raiſon de philoſophie qui le porte à faire conſiſter la vivacité de ſes plaiſirs dans l'ombre du ſécret. Ils vinrent rejoindre la compagnie, qui les reçut avec les égards que méritoit les vertus du berger, & les graces de ſon amante ; car les hommes accordent communément les mêmes honneurs aux beautés du corps , & aux qualités du cœur.

Plusieurs jours ſe paſſerent dans une parfaite tranquillité ; la joye étoit l'ame de leur ſociété , la ſérénité des viſages annonçoit la ſécurité des cœurs ; on ne parloit que des plaiſirs qu'on avoit eu , ainſi que de

ceux qu'on se promettoit d'avoir ; & semblant déjà tracer un chemin à la fortune , on comptoit sur ses faveurs , sans réfléchir sur ses caprices. Les plaisirs étoient partagés , l'Amour & Bacchus les formoient tour à tour. Dieux des plaisirs , ils nous rendent heureux : l'un charme le cœur , l'autre ravit les esprits. Une si heureuse navigation , une si noble conquête anima leur reconnoissance ; ils la firent briller avec éclat. Ils devoient toutes ces faveurs à Neptune : ce fut à Neptune qu'ils en adressèrent leurs remerciemens ; ils s'empresrent de célébrer une fête en son honneur. Dieux ! que de magnificences à décrire ! Elles sont au-dessous de votre grandeur , mais au-dessus de mes forces. Un vent protecteur les ayant conduits près d'une petite Isle charmante qui s'élève au milieu des eaux , & semble commander à toute la plaine liquide ,

de , ils résolurent d'y descendre pour se préparer à la fête ; l'Occasion , cette favorable Divinité , semble les protéger ; on diroit qu'elle veut avoir part à leur pieux sacrifice. L'Isle qu'ils découvrent dispute de beauté avec Paphos même ; un printems éternel y regne , & conserve à jamais ses trésors les plus beaux : là des bocages toujours verts semblent être des Palais aériens , que l'harmonieuse Philomèle fait sans cesse retentir de ses doux concerts ; un peuple ailé , par mille ramages s'efforce à l'envi de l'imiter ; ici de nombreux troupeaux répandus dans de vastes prairies , foulent aux pieds les fleurs les plus éclatantes ; l'air est embaumé des douces odeurs qui sortent de leurs calices.

Tandis que les voyageurs étonnés admiroient la beauté de ces lieux , les matelots empressés vinrent les avertir que la fête étoit

préparée. Ils coururent au vaisseau, dont les voiles étoient de pourpre, les cordages tissus de soye, variés de plusieurs couleurs; le mât étoit doré; les rameurs vêtus en Tritons fendoient les ondes argentines, avec des avirons entourés de rameaux verts; le tillac étoit couvert d'un tapis de verdure, sur lequel on voyoit des desseins de fleurs arrangées par compartimens. On y avoit dressé un autel à Neptune, où l'on vit bien-tôt conduire un superbe taureau blanc; les cornes étoient dorées, son corps étoit couvert de guirlandes de fleurs. Après qu'il fut immolé, on retourna dans l'Isle, où l'on dressa des tables sous une allée de myrthes; plusieurs voyageurs habillés en Faunes se répandent dans le bois, & le font retentir du son flatteur de leurs flûtes; les tables étoient servies des gibiers les plus rares, & des fruits les plus exquis;

les vins les plus délicieux couloient en abondance & répandoient la joye avec eux. Alzidor se trouva placé à côté de sa belle amante, & lui adressa mille fois de tendres paroles qu'il devoit moins à Bacchus qu'à l'Amour ; ils furent invités à chanter , & le firent tous deux avec des graces inexprimables en s'accompagnant au son de leurs luths.

La diversité est le sel des plaisirs, quand ils se succèdent les uns aux autres ; ceux qu'ils font naître sont les plus vifs. Après qu'on eût donné une partie du jour à ceux de la table , on se crut obligé de sacrifier le reste à ceux de la volupté. Près de-là sont de sombres bosquets , lieux favorables aux amans, qu'ils semblent y inviter. Amour ! tu fus bien-tôt le sujet de la conversation ! pere de la nature , tu l'échauffes sans cesse de tes feux ! Ces voyageurs se disper-

ferent insensiblement dans les différentes allées ; chaque amant s'égare avec plaisir , il quitte la compagnie sans regret , il lui suffit de t'avoir pour guide , il lui suffit d'avoir son amante pour compagne.

Alzidor est un de ceux-là ; il en est même le plus heureux , il possède Charifée , la plus parfaite des maîtresses. Un monceau de feuilles de myrthes semble s'offrir de lui-même à ces amans , & leur paroît un théâtre destiné aux plaisirs. Le fortuné berger s'y assied près de sa maîtresse ; il la regarde tendrement , il lui parle de même , tout en lui n'est que volupté ; le sentiment de l'amour s'exprime tout à la fois dans ses yeux & par sa bouche.

Charifée n'est pas moins tendre , mais elle a plus de retenue ; l'amour commande dans son cœur , mais la pudeur regne sur son front. Ce tendre amant essaye de la vain-

cre ; à son discours il joint des caresses , il employe pour la persuader tout l'art dont l'amour le plus ingénieux est capable ; elle le regarde languissamment & soupire : Oh ! belle Charifée , lui dit-il vivement , ce soupir est-il formé par l'amour ; ou excité par la pudeur ? & sans attendre sa réponse , il la prévient même , & l'empêche par un baiser qu'il applique avec chaleur sur ses lèvres vermeilles. A celui-ci en succèdent une infinité d'autres plus voluptueux encore : Charifée combat l'amour , mais c'est contre un amant , un amant aimable , un amant aimé : quelle fermeté peut résister ! En effet la fienné succombe , ses yeux s'éteignent ; son ame s'envole , des soupirs confus , symptômes d'une douce mort , sont les seuls signes qui lui restent de la vie.

Dieu d'amour ! dévoilerai-je tes mystères ? Que fit l'aimable Cha-

risée ? tu en fus le témoin ; elle te rendit hommage en succombant. Tendre berger , elle s'abandonne à tes caresses , elle t'en prodigue elle-même ! Que de mots entrecoupés ! que de soupirs voluptueux ! que de tendres baisers ! ... O crainte ! ô désespoir ! quel bruit effroyable ! Ils entendent à l'entour d'eux un bruit horrible de chaînes ; ils se sauvent par une issue secrète. Mais peut-on fuir les coups de la Fortune & l'ordre du Destin ? Au même instant ils virent une troupe de Corsaires & furent leurs esclaves. Aux doux liens de leur tendresse se joint un joug qui la fait gémir : cruel joug , dont la pesanteur n'est rachetée par aucuns plaisirs ! La tête baissée , le visage consterné , les bras chargés de chaînes , sous la conduite de ces Barbares , ils marchent sur des rochers escarpés à travers des sentiers périlleux couverts de ronces & d'épines aiguës.

Telle qu'on voit une belle génisse ornée de fleurs allant au sacrifice, suivre avec peine celui qui tient son lien, & dont on hâte la course à coups d'éguillons, telle Charifée se laisse trainer par ses boureaux. Alzidor étoit une double victime, qui n'arrachoit pas moins de soupirs à son cœur amoureux. Ils pleuroient l'un pour l'autre sur leur triste sort; Alzidor ne connoît de peines que celles de son amante, Charifée ne craint de perils que pour son amant.

Ils s'apperçurent que quelques-uns des voyageurs étoient encore compagnons de leur infortune; & cette conformité de malheurs parut alléger leurs peines. Trop foible humanité! pourquoi l'infortune des autres est-elle un soulagement aux malheureux? Après avoir marché long tems, ils arriverent enfin à la maison de Thalassidée Capitaine des Pirates & leur Maître. Pour

comble de douleur, les ayant tous destinés à différens emplois abjects, on les sépara; Alzidor eut le chagrin de se voir privé de la vûe de sa belle amante; il ne pouvoit la consoler de ses peines, ni lui faire un sacrifice des siennes: ses plaisirs s'enfuirent avec elle. O comble de douleurs! O cruelle disgrâce! Une triste captivité, une vile servitude est son seul partage! Ames généreuses, héros dont la valeur surmonte avec hardiesse, & succombe avec fermeté; esprits forts, Philosophes, dont la tranquillité méprise les faveurs de la Fortune & ne s'émeut point de ses disgrâces, l'esclavage suffiroit pour vous abattre! Les vrais amans connoissent cependant de plus grandes peines: c'est de perdre ce qu'ils aiment. C'étoit le seul coup qu'Alzidor pouvoit attendre de la Fortune; ce fut aussi celui qu'elle ne tarda pas à lui porter; car la beauté de Charisée ayant excité la passion

tion d'Apénestor l'associé de *Thaluf-
fidée*, celui-ci qui s'en apperçut se
hâta de la vendre à Amazis Roi d'E-
gypte, qui la reçut au nombre de
ses femmes. Quoique la communica-
tion fût totalement impraticable
entre le Berger & sa maîtresse, il eut
cependant de secrets & funestes
pressentimens de son départ. Que ne
pénètre point un cœur amoureux ?
Ingénieux à se faire de la peine, il
vole au devant de son malheur ; l'in-
fortune de l'objet de son amour est
un mal qu'il sçait avant lui & qu'il
ressent avant lui.

Cette trahison ne se fit pas sans
occasionner quelques differends en-
tre ces deux associés, mais la rançon
de cette belle fille apaisa toutes dis-
cussions. L'avarice, ainsi que l'or-
gueil, conduisent tous les hommes,
& font tour à tour leur douleur &
leur joye. Apénestor plus sensible à
l'intérêt qu'à l'amour, fit bientôt tai-
re l'un en faveur de l'autre. Amour !

ne t'en offenes pas : c'est un Pirate qui te néglige ; un Pirate est indigne de tes faveurs. Intérêt ! tu triomphes : mais ce n'est qu'à un Pirate que tu dois ta gloire ; elle est peu soutenue.

Thaluffidée se disposant à une prochaine campagne , donna ordre à Alzidor de l'y accompagner : le jour marqué pour leur départ arriva ; ils partirent , & parcoururent l'Egypte ; pays si connu par les superbes monumens qui en font la magnificence , & si recommandable par les douces mœurs qui en font la félicité. Je passe avec rapidité sur les événemens de leur voyage ; ils n'ont rien que de fort étranger à l'Amour que j'encense , & ne sont remplis que des aventures d'un Pirate avide de gain.

Ce fut dans leur dernière course & dans leur voyage à Memphis , qu'ils admirèrent la superbe Ville de Thèbes , connue par ses beautés admirables , & plus encore par la belle

peinture que nous en a faite le Prince des Poètes Grecs.

Nouvel Apollon, esprit divin ! prêtres-moityre ; nulle autre qu'elle ne peut nous dépeindre toutes les rares merveilles de cette Capitale de la Terre, ses cent portes d'airain, aussi vastes que magnifiques, ses temples, ses palais, dont les colonnes étoient innombrables.

Là la peinture disputoit d'excellence avec l'architecture, & toutes deux poussées à la dernière perfection étoient des éloges muets de ces habiles peuples.

On remarquoit encore avec admiration une statue de Memnon Roi d'Abidos, fils de Thion & de l'Aurore, qui rendoit des sons harmonieux à la naissance du jour, sans doute en reconnoissance de la double vie qu'il tenoit de sa mere ; car on dit qu'Achille ayant tué Memnon pour avoir donné du secours à Priam, Apollon à la priere de l'Au-

re le métamorphosa en oiseau.

Le Berger monté sur une de ces superbes pyramides, dont la tête orgueilleuse semble se perdre dans les nues, promenoit ses regards avides de merveilles en merveilles. Il ne fut cependant pas peu surpris à la vue du labyrinthe bâti à l'extrémité méridionale du Lac Moëris. Ce n'étoit pas tant un seul palais, que.

.....
.....

En vain essayerai-je de dépeindre les merveilles qu'ils admirerent aussi dans Héliopolis, ville consacrée au Soleil; encore moins dans son fameux temple: il est des beautés au-dessus de l'expression, que l'œil admire avec étonnement & que la plume ne peut rendre.

Mais une chose remarquable, c'est le Phœnix: cet oiseau unique dans son espèce, naît dans l'Arabie & vit cinq à six cens ans; il est de la grandeur d'un aigle; il a la tête or-

née d'un panache, les plumes du corps dorées & celles des aîles pourprées, la queue blanche mêlée de plumes incarnates, les yeux étincelans comme des astres. Lorsqu'accablé d'années, ce bel oiseau sent approcher sa fin, il se forme un nid de bois & de gomme aromatique, après quoi il meurt. Grands de la Terre ! un simple oiseau se construit lui-même une sépulture plus belle que celle que vous achetés à si grand prix, & jouit plus sûrement que vous de l'immortalité dont vous êtes si jaloux, & qui vous est si souvent funeste !

De ses os & de sa moëlle, il se forme un ver, dont naît un autre Phoenix. Son premier soin est de rendre à son pere les honneurs de la sépulture ; un si beau motif l'engage à composer une espèce de boule de quantité de parfums, où il fait un trou, & y dépose ce corps précieux dont il tient l'être ; ensuite il le char-

ge sur ses épaules, & paré d'un si beau trophée, il va le brûler sur l'autel de ce même temple d'Héliopolis.

Il y avoit déjà quelque tems que ces voyageurs se reposoient, lorsqu'un Seigneur ayant donné une forte rançon au Maître d'Alzidor, acheta de lui cet illustre esclave.

Panorus étoit le nom de ce Seigneur, homme doux, mais un peu jaloux : ce titre ne l'avilit point, il fait briller au contraire en lui la fidélité. Ce Panorus ayant appris du Capitaine des Pirates qu'Alzidor entendoit bien l'agriculture, l'employa au jardin : il y servit d'abord comme subordonné aux autres ; mais ses talens le mirent bientôt en état d'occuper la première place de jardinier : état quoique malheureux, le plus doux qu'il pût espérer. Fortune capricieuse ! peut-on braver tes coups ? Aussi impitoyable en tes cruautés, qu'aveugle en tes faveurs, souvent tu opprimes l'homme de

bien & élève le vicieux. A la privation des biens tu joignis l'abaissement d'un état humiliant. Tant de maux devoient-ils donc être le prix de tant de vertus! Le nouveau grade d'Alzidor ayant un peu allégé sa captivité, il redouble de zèle & d'attention pour mériter & obtenir les faveurs de son Maître. Les jours ne suffisent pas à son travail assidu, & la Nature ne sert pas assez promptement le noble empressement qu'il a de faire part de ses dons à ce Seigneur.

L'idée de sa belle amante dévorant toujours le cœur de ce Berger, il alloit souvent se promener dans les lieux les plus secrets d'un bosquet : là la Nymphé Echo, encore affligée de la perte du beau Narcisse, accompagnoit les tendres soupirs de ce malheureux amant. Ce fut dans ce taillis épais qu'il arrosoit de ses larmes, qu'il apperçut ces mots tracés sur des arbres : *Cher Alzidor,*

t'ai-je dont perdu pour toujours ?

Ces caractères grecs faits en Egypte frappèrent Alzidor d'étonnement ; d'abord il tressaillit de joye en se persuadant que la main qui les avoit tracés n'étoit pas éloignée de ces lieux ; il ne soupçonnoit que Charifée ou son ami Philogène : son cœur le désiroit ardemment ; car l'amour & l'amitié regnent souvent de concert ensemble sur les grandes ames : le sentiment annonce toujours leur noble union.

Enfin l'esprit nourri d'espérance, troublé de jalousie, il souhaitoit & craignoit en même tems de retrouver son amante au pouvoir de son Maître.

Un jour qu'assis près d'un ruisseau, ses soupirs accompagnoient le murmure de l'onde, il vit arriver une fille couverte d'un voile : elle lui jeta une Lettre, l'invita à la suivre des yeux, & le pressa de se rendre à l'entrée de la nuit au lieu où il la ver-

roit entrer. Cette Lettre étoit conçue en ces termes :

AU TROP TENDRE ALZIDOR.

» Cher amant, aux caractères que
» tu as vûs sur les arbres, tu dois me
» reconnoître ; l'Amour les a dictés,
» la Constance les a gravés ; tu dois
» aussi concevoir la peine que j'ai
» ressentie de ton absence ; ta ren-
» contre semble annoncer le terme
» de mes chagrins. Amant chéri,
» Dieu de mon cœur ! ce n'est pas
» assez : viens encore faire ma féli-
» cité. Ce soir, celle qui a traversé
» les mers, qui a bravé les horreurs
» de la mort pour toi, te pourra
» combler de plaisirs. Viens, ami !
» cours auprès d'un cœur qui vole
» au-devant de toi.

Le stile de cette Lettre lui confirma que c'étoit de Charifée : on espère aisément ce que l'on désire.

Transporté, tout hors de lui mêm-

me , il tressaille de joye ; & courant vers le lieu qu'on lui avoit assigné , l'excès de sa passion s'exprime par les doux accords dont il fait retentir les environs des lieux qu'occupe l'objet de son adoration. Dieu d'amour ! tu t'exprimes par son organe !

Après avoir donné les premiers momens à sa joye , il fut saisi d'ennui ; il lui sembla que le soleil prolongeoit son cours ; il eut voulu que la nuit hâtât sa course pour le favoriser , comme elle fit pour Jupiter amoureux de la belle Alcmène. Elle arriva cependant , cette nuit tant désirée , & la chaste Diane faisant briller sur la nue sa face argentine , fut elle-même complice de ce rendez-vous. Sœur d'Apollon ! vous éclairâtes leurs plaisirs !

L'heure indiquée par l'esclave étant arrivée , il s'approche du lieu où il l'avoit vû entrer & parvient à un escalier secret : l'impatience de cet amant fut secondée , l'escla-

ve l'attendoit, elle le conduisit. Inutile précaution ! le flambeau de l'Amour l'éclairoit : votre vie, lui dit-elle, sera garante du secret, que le silence le soit de votre amour ; craignés tout de la jalousie de Pannorus, espérez tout de nos soins, rien ne peut vous déceler auprès de lui ; mais si vous parlés, vous êtes mort.

La Fortune & l'Amour avoient mis pour cette fois le comble à leurs faveurs ; en un même instant il arrive, il est près de l'objet désiré, son esprit jouit par anticipation des plaisirs qu'il en attend. La volupté semble avoir disposé ce lieu : tout est son ouvrage, elle est par tout. Fervente Prêtresse de l'Amour vous étiez étendue sur un lit jonché de fleurs, qui répandoient la plus douce ambrosie ; Alzidor, le cœur palpitant, l'ame transportée, cherche son amante à travers l'obscurité ; elle est poussée du même désir, elle

le rencontre avec même joie : de si heureuses réunions hâtent les momens , la même extâse les transporte , la même ame les anime. Ces tendres propos , l'angage des amans , sont captivés dans leurs bouches ; mais de doux soupirs , expressions de l'amour , sortent de leurs levres vermeilles ; ils se confondent , ils percent dans les airs ; avec eux leur ame s'envole au séjour des Dieux dont ils partagent les délices inexprimables ; un si doux ravissement les rend leurs rivaux.

Mais quelle surprise pour ce malheureux amant ! ce n'est point Charisée : Amour ! l'Occasion , cette Divinité changeante , en est seule coupable ! en ce moment cette fille étoit digne de l'être : ô douceur ineffable , dit-elle dans son doux ravissement , ô constante Calais ! tu possèdes ton cher Alzidor !

A ce nom , le plaisir qui couloit dans les veines de ce fidèle Ber-

ger, s'y glace ; il s'éloigne tout transporté de colère ; une foible clarté semble pénétrer à travers ces lieux sombres pour découvrir ces mystères d'horreurs ; il fixe cette fille ! mais ! Ciel, que vit-il ? c'étoit en effet l'effrénée Calais. Qu'avez-vous donc ? lui dit-elle vivement , quel subit changement vous dérobe à mes caresses ? Malheureuse , lui reproche-t'il , quelle est votre perfidie ? vous me forcez à trahir une amante & un Maître pour servir votre passion : vous-même oubliant quel est votre amant , ce que vous lui devez , ce que je lui dois , vous me prodiguez un bien qui ne doit appartenir qu'à lui ! Ingrat , reprend-elle avec feu , mes charmes sont-ils moindres depuis que tu t'es apperçu que je ne suis pas ton indigne amante ? Charifée dans tes bras seroit-elle moins coupable que Calais ? Panorus en seroit-il moins ton Maître ? en suis-je moins

ta Maîtresse : Je ne sçais point répondre aux injures, je ne sçais que les fuir, reprit Alzidor indigné ; puis il veut s'échapper : mais Calais ne lui en donne pas le tems, elle se précipite, court à lui & l'arrête. Nouvelle Bacchante, mais plus furieuse encore, cette femme cruelle & passionnée cherche à séduire ou à vaincre ce nouvel Orphée, en l'accablant en même tems de baisers lascifs & de coups barbares : l'amour méprisé se change en fureur.

Alzidor s'agite & cherche à s'échapper de nouveau ; ce combat ayant fait beaucoup de bruit, avoit réveillè Panorus. La jalousie est un démon qui sans cesse bourdonne aux oreilles, & le jaloux a toujours un œil ouvert pendant le sommeil le plus profond.

Panorus entre dans la chambre comme ils sont aux mains. L'Amour indigné d'avoir émoussé tous ses

traits contre un cœur si ferme , déployant ses aîles fuit rapidement de ces lieux ; la vengeance occupe sa place & prête ses armes à Calais. Panorus présent à cette sanglante scène , transporté de fureur , les yeux étincelans de rage , le visage blême ; le jaloux Panorus , le glaive suspendu ne sçait qui des deux criminels il fera victime de son ressentiment , quand Calais courant au devant de sa fureur , se jette à ses genoux , lui crie en l'apostrophant : Barbare , si c'est être criminelle , que de t'être constante , perces ingrat , perces ce cœur qui ne commit jamais d'autres crimes que de soupirer pour toi ; mais si tu veux venger ton honneur & celui d'une amante fidèle qui t'aime , punis ce malheureux , ce vil esclave qui ne respire que par tes bontés : tout couvert de tes bienfaits , il vient d'oser attenter à mon honneur ; oubliant ce qu'il te doit ;

il vouloit me séduire ; mais , cher ami, continue-t'elle en l'embrassant, mon amour pour toi t'est garant de ma fidélité : en vain pour m'opposer à ses criminels desseins l'ai-je elle alloit achever , quand Panorus impatient court à son rival en Maître qui tient la foudre. Alzidor ne mérite pas de périr , les Dieux protègent son innocence : il échappe.

Quittons ces lieux horribles , qu'habite la plus détestable des femmes, pour suivre le plus estimable, mais le plus malheureux des hommes : les disgraces sont le triste appanage de la vertu.

Qu'on ne croye pas que ce jeune héros épouvanté du sort qui le menaçoit, frémit à la vue des supplices qu'il devoit attendre du jaloux Panorus : non, c'est manquer de courage que de se livrer au désespoir ; quand il reste des moyens pour se sauver, succomber avec fermeté ,

meté, c'est triompher de la fortune.

Il ne songeoit qu'à sa belle maîtresse, dont il portoit toujours l'image dans le cœur : aussi frappé d'étonnement de la duplicité de Calais, qu'il l'avoit été de l'excès de sa passion, son esprit en dévoilant les noirceurs dont une femme est capable, s'applaudissoit cependant encore des perfections que ce contraste lui faisoit trouver en son amante. Que de vertu dans l'une ! Que de vices dans l'autre ! Celle-là seroit digne de notre sexe, celle-ci est même indigne du sien.

Dès réflexions aussi sentées devoient nécessairement entraîner après elles de nouveaux regrets sur la perte de cette amante. Etendu nonchalamment à terre, la tête appuyée sur un bras, les yeux tournés vers le Ciel, il l'accuse de ses malheurs ; des ruisseaux de larmes inondent son visage, quand plusieurs esclaves envoyés de la part

de Panorus vinrent l'enlever de ce lieu pour le conduire en un noir cachot. Les cavernes obscures qu'habite la mort n'ont rien de si affreux que ce sombre azile : assis sur une pierre , presque nud , ferré étroitement dans des fers , cet infortuné plus accablé par le poids de ses ennuis que par celui de ses chaînes , attendoit tous les jours la mort. En vain sa fermeté ordinaire cherchoit-elle à soulager ses maux par le sommeil ; rarement ce Dieu répand-il ses pavots sur les affligés. Il étoit dans ce triste état , lorsqu'un jour on vint l'en tirer de la part de son cruel Maître , pour le traîner devant lui. Dieux ! verrés-vous tant d'horreurs d'un œil tranquille , & la foudre restera-t-elle inutile dans vos mains ? Tout ce qui l'environnoit n'étoient qu'objets effroyables : Panorus assis sur un siège élevé , étoit entouré d'esclaves , ou plutôt de boureaux , qui

Le bras levé n'attendoient que ses ordres pour frapper. On voyoit au milieu d'eux une table, sur laquelle entr'autres instrumens funestes, étoit un bassin. Malheureux Alzidor, ta tête en sera-t'elle le triste ornement? Non : ce Maître implacable insultant au malheur de cet infortuné esclave, lui dit : on va t'ôter la puissance de me trahir ; la source de ta vanité & de tes plaisirs deviendra l'objet de ta honte & de tes regrets. Alors ayant fait signe à ses esclaves, on s'empresse de dépouiller l'innocent & malheureux Alzidor. Trop sûr à présent du sort qui le menace, il demande la mort, la préférant à la honte qu'on lui prépare. Que me servira, chere Charisée, de vous revoir, si je ne puis que former des desirs impuissans auprès de vous ; disoit-il en lui-même? Me croirés-vous votre amant, si je ne puis vous en donner des preuves? Qui m'assurera

même que ce vil état n'excitera pas votre haine & votre mépris ? Il rouloit toutes ces choses dans son esprit, comme on se préparoit à faire le sacrifice : enfin on le mit sur le théâtre affreux de son supplice, où il fut garroté ; & deux esclaves au nouveau signe de Panorus , s'avancèrent vers lui , l'un tenant le bafin , l'autre levant le fatal couteau. Telle on voit une innocente victime resserée dans des liens , étendue sur l'autel la tête pendante , regarder languissamment tous les tristes apprêts du sacrifice.

Chacun attendoit en silence l'exécution, lorsqu'on vit entrer subitement Calais toute éplorée : arrêtés cruels , s'écrie-t-elle , arrêtés ; il est tems de venger l'innocence , il est tems que la vertu triomphe ; je suis, je suis hélas, la seule coupable ! sur moi seule doit tomber la vengeance , le poison qui coule dans

mes veines y répand un feu qui me punira de mes forfaits ; rendés, au nom des Dieux , rendés la vie à un malheureux qui n'a pas d'autre bien ; & toi , cher Alzidor , jouis d'une gloire parfaite , celle qui t'a causé tant de maux va cesser de vivre..... elle expire , ingrat , & les horreurs de la mort ne peuvent chasser les idées de son amour pour toi ; l'amour t'adresse encore mon dernier soupir. A ces mots ses yeux s'éteignent , ses genoux tremblans fléchissent , elle expire aux pieds de Panorus. Ce Seigneur touché de compassion pour cette malheureuse , & de générosité pour Alzidor , ordonne qu'on le délie ; il lui promet dès lors la liberté pour première marque de faveur. En effet , l'ayant fait revêtir d'habillemens magnifiques , il ne voulut plus qu'il le quittât ; il lui fit raconter son histoire , & lui promit de parler pour lui à Amazis Roi d'Egypte. Il lui tint pa-

role , & les belles qualités du jeune héros lui acquirent en peu de tems l'estime & la confiance de ce Prince.

Amazis encore fatigué des guerres qu'il venoit de soutenir avec Nabuchodonosor Roi de Babylone , se vit obligé de reprendre les armes contre Apriés qu'il avoit détroné. Ce dernier, furieux de le voir paré de ses dépouilles, descendant de la haute Egypte où il avoit été obligé de se réfugier , vint à la tête d'une armée composée de Caryens, d'Ioniens & d'autres Etrangers, livrer bataille à Amazis près la ville de Memphis. Ce fut dans ce tems que Panorus presenta Alzidor au Roi d'Egypte. Ce Prince qui aimoit les Grecs , ne crut pas mieux devoir l'employer , qu'en lui donnant un poste considérable dans ses armées ; & les Dieux qui lui avoient inspiré cette action généreuse l'en récompenserent ; car autant de bouches

qui lui parlerent de ce héros, furent autant d'échos qui répéterent son éloge.

On donna la bataille, qu'Amazis gagna. Après avoir repoussé Apriés vigoureusement, il le fit prisonnier de guerre & l'envoya en la ville de Sair, où il le fit étrangler dans son propre Palais. Ainsi ce théâtre de sa gloire le fut aussi de sa honte; & cet homme qui jadis s'étoit flatté que les Dieux ne pourroient pas le détrôner, se vit abattu sous les coups d'un seul mortel. Le cédre le plus élevé est souvent ébranlé par un simple vent, & presque toujours abattu par la hache.

Après le gain de cette bataille, le Roi qui étoit d'une humeur fort enjouée, se livra au plaisir; & faisant assembler auprès de lui tous les Sçavans & les gens d'esprit, il les mettoit de ses banquets.

Pithagore étoit un des sages personages qui l'environnoient, &

Alzidor se rencontra souvent avec lui , & l'entendit même raisonner sur son systême de la métempsychose dont il se plaisoit à développer l'extravagance. Il le railloit sur ses différentes métamorphoses , & surtout sur celle du cocq , dont ce Philosophe disoit se ressouvenir ; il l'encourageoit à se vanter auprès du sexe , d'en avoir encore conservé la qualité la plus éminente.

Parmi ceux qui faisoient l'amusement du Prince , il vit un jour avec une joye inexprimable son cher ami Philogènes qui revenoit de l'escorte d'Apriés à Saïr. Dès qu'ils se furent reconnus tous deux , emportés par le plaisir , ils coururent mutuellement s'embrasser : pleins d'amitié , ravis de joye , ils resterent long - tems serrés sans pouvoir se parler : les plaisirs les plus vifs sont muets , & leur silence est éloquent.

Après qu'ils furent revenus de leur premier ravissement , toute la
Cour

Cour touchée de cette tendre scène, voulut sçavoir leurs Histoires; celle d'Alzidor étoit déjà sçue; & Panorus l'avoit racontée au Roi. Philogènes pour satisfaire aux sollicitations de la Cour & aux ordres du Prince, commença la sienne ainsi.

HISTOIRE

DE

PHILOGENES.

L'Etroite & sympathique amitié qui a toujours été entre Alzidor & moi, n'a pû le dispenser de comprendre le commencement de mes aventures avec les siennes; ainsi sans m'arrêter à toutes les particularités qui nous regardent tous deux, je ne commencerai ma narration que du jour que je le perdis dans l'Isle de l'Amour.

Puis se tournant du côté de son ami, il lui dit : Le soir en vous quit-

tant, je fus me jeter , ainsi que nous en étions convenus , en votre place dans les bras de Calais , qui me reçut avec toute la volupté imaginable. Cent fois elle me prodigua le nom de cher Alzidor , cent fois celui d'adorable Amant , & toujours celui d'ingrat. Pour moi qui craignois d'être reconnu , je ne lui répondois que par de vives caresses , dont je la comblois sans cesse ; enfin j'eus bien-tôt épuisé toutes mes forces , & sentant mes paupières appesanties, je sortis des bras de l'Amour pour me jeter dans ceux du sommeil. Cette femme qui n'avoit pas dormi de la nuit, ne s'étant occupée que du bonheur dont elle croyoit jouir , l'ayant même augmenté par son air voluptueux ; cette femme, dis-je , attendoit impatiemment le retour de la lumière , pour contempler mes traits , ou plutôt ceux d'Alzidor qu'elle croyoit posséder : mais qui peut tromper l'Amour ? *

* *Quis fallere possit amantem ?* Virg.

Qu'on se figure de quel mouvement une femme peut être agitée, quand elle découvre qu'elle a été trompée, & qu'un autre que son amant a usurpé les précieuses marques de son amour ! Celle-ci m'accabla d'injures, & voulut joindre les violences aux reproches : elle s'avança, mais inutilement ; car m'étant échappé, le coup que son bras suspendu me préparoit, se perdit dans l'air ; & tandis qu'elle rugissoit de rage, ainsi qu'une lionne qui porteroit encore dans le flanc le trait meurtrier dont un chasseur l'auroit percée, je l'enfermai dans son appartement ; ensuite je courus pour vous rejoindre au bosquet. Inutile démarche ! empressement superflu ! Je ne vous y trouvai pas ; je ne vis que des traces de sang, & des vestiges d'un ours criblé de coups & noyé dans son propre sang, dont la terre étoit teinte.

Plein d'inquiétudes , tout hors de moi , j'errai çà & là dans la campagne ; je parcourus même la forêt , jusqu'à ce que las de ne point vous trouver , & ne pouvant plus retourner à la maison du pere de Calais , je m'avançai près du Temple d'où j'avois enlevé Charifée , & scus bien-tôt que le bruit de son évasion étoit répandu ; j'appris même avec horreur que l'on m'accusoit de ce rapt. Dieux rigoureux ! Dieux injustes , m'écriai-je en fuyant de ce lieu ! est-ce donc un crime que de servir l'amour en satisfaisant l'amitié & la liberté ? Bien précieux , que nous tenons de vous , doit-elle donc être la proie de la tyrannie des hommes ? Après avoir répandu des larmes sur votre triste sort & sur votre perte , je songeai à fuir de ces lieux où ma vie n'étoit pas en sûreté : j'appris que le Prince avoit guerre contre les Assyriens , & m'étant trouvé embarqué avec

des Officiers Egyptiens , je leur demandai du service. Ils me l'accorderent ; & mon attachement pour mon Maître , ou plutôt ses bontés pour moi le déterminèrent à m'élever aux grades les plus éminens. Quand j'ai été à un plus haut rang , j'ai redoublé de zèle & d'attention ; la fortune m'a favorisé , & j'ai toujours été assez heureux pour sortir avec succès de toutes mes entreprises. Depuis ce tems, le Roi dont la générosité veille sur tous ses Sujets , m'ayant distingué comme un des plus attachés , il lui a plu de marquer chacun de mes jours par de nouveaux dons. Je serois content , & ne formerois plus de désirs , si Votre Majesté favorisant le plus malheureux des hommes , vouloit bien partager ses générosités entre Alzidor & moi. Le Roi l'en assura , & le chargea de l'en faire ressouvenir.

Alzidor se jetta aux pieds du

Prince , embrassa étroitement ses genoux , & lui dit : Grand Roi , daignez favoriser un malheureux ; une seule parole suffira pour me rappeler à la vie..... Faites-moi rendre Charisée , sans laquelle je ne puis vivre , & de qui dépend mon bonheur. Le Roi attendri par ses prieres , la lui rendit sur le champ.

Enfin elle parut , cette adorable fille , aux yeux de son amant ; l'éclat de ses charmes fut augmenté par l'impression de la joye qui brilloit dans ses yeux. Tendres soupirs , baisers amoureux , larmes de joye , embrassemens mutuels , furent autant de mouvemens subits , qui annoncerent leur amour !

Ce généreux Prince ayant donné cette premiere marque de faveur à Alzidor , voulut couronner ses bienfaits en lui donnant encore une preuve de sa confiance. Il le chargea conjointement avec Philogènes d'ordres secrets pour le Roi

de Babylone ; & leur ayant donné un cortége conforme à leur nouvelle dignité , il les congédia. Il poussa la générosité jusqu'à combler Charifée de présens & à lui donner des femmes pour la servir ; ensuite il la laissa partir avec eux. Compagne de leur voyage , elle est l'ame de leurs plaisirs ; Alzidor est au comble de la fortune en possédant sa maîtresse ; Philogènes ne ressent d'autre bonheur que celui dont il voit jouir son ami.

Ces deux Envoyés s'acquitterent avec autant d'exactitude que d'honneur de leur emploi ; ils eurent plusieurs entretiens avec le Roi de Babylone , dont ce Prince sembloit toujours sortir content : il fit même briller sa satisfaction avec éclat ; car il donna plusieurs fêtes , dont Charifée étoit toujours le plus brillant ornement.

Après avoir donné leurs premiers soins à exécuter les ordres

du Roi d'Egypte, ils s'occupèrent le reste du tems à visiter la Ville.

Ils furent voir ses murailles, admirèrent leur immense grandeur, la prodigieuse hauteur de ses cent portes d'airain, ainsi que des tours qui étoient à chaque angle; la régularité des cinquante rues qui croisoient le quarré exact de la Ville, la magnifique sculpture de toutes les maisons, l'étendue de l'Euphrate qui traversoit la ville, les routes inclinées qui y descendoient, les deux magnifiques Palais placés aux deux bouts du large pont, qui communiquoient l'un à l'autre par une voûte pratiquée sous le lit du fleuve, les Jardins suspendus qui ornoient l'un d'eux. Ils admirèrent encore le Temple de Baal, si connu par sa grande magnificence, & plus encore par sa prodigieuse tour, (a)

(a) C'est la même dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte sous le nom de Babel, qui avoit été construite pour servir d'Observatoire.

dont les escaliers supportoient les plus grands chariots qu'il y eût alors.

C'est assés chanter de merveilles ; je me suis consacré à l'Amour : nulle autre matiere ne pourra toucher mon cœur ; ni plaire à mon esprit. Les charmes des tapis champêtres de Cythère me flattent davantage que les lambris dorés des Palais de la Fortune.

Baltazar avoit déjà donné son audience de congé à ces jeunes Ministres, quand les deux Corps d'armée des Perses & des Médes commandés par Cyrus retarderent leur retour. Cependant le Roi enyvré de plaisirs, s'endormoit sur les périls qui le menacoient, par trop de confiance dans ses forces. Quel Monarque, qu'un Roi qui oubliant sa qualité de père du peuple, ne connoît que celle de Maître, & qui loin d'employer son tems & ses trésors à leur sûreté & à leurs besoins, sacrifi-

fie l'un & l'autre aux débauches !

Malgré les précautions , sûres en apparence , qu'avoit pris ce Roi de faire fermer les portes d'airain de la Ville, les Dieux protecteurs des vertus, & vengeurs des vices, firent bientôt triompher leur puissance ; & l'airain ne fut point une barrière à leur volonté.

Une nuit que Baltazar, au milieu des délices , oublioit à table avec ses lâches adulateurs & ses viles Concubines, son devoir envers ses peuples & son respect envers les Dieux , il poussa l'impiété jusqu'à profaner les vases sacrés du Dieu d'Israel, les remplissant de la liqueur qui l'enivroit. Cette même nuit, recellant les horreurs de ce Roi effeminé sous ses ombres, fit briller les vertus de Cyrus, qui sans cesse occupé de ce qui se passoit au dedans de la Ville, avoit réfléchi depuis long-tems au moyen de la surprendre, ce qu'il exécuta alors par une entreprise.

qui tenoit plus d'un Dieu que d'un homme. Les Rois ne font Rois qu'autant qu'ils paroissent Dieux : c'étoit de détourner le fleuve de l'Euphrate de son cours ordinaire, & de mettre son lit à sec. Ce fut par ce même lit, qu'il fraya un chemin assuré à toute son armée & à celle des Médes, pour entrer dans la Ville pardeffous les voûtes inclinées. Ainsi Mars sortit du sein de la terre, dessécha les flots de ce fleuve, y fit rouler un torrent de flammes pour punir & abattre la mollesse. Hommes lâches & efféminés, la honte & la défaite sont ordinairement le terme de vos débauches ! Si la Philosophie permet les plaisirs, elle les condamne quand ils sont contraires à l'honneur.

Tandis que les uns étoient noyés dans le vin, & les autres ensevelis dans le sommeil, les deux Corps d'armée s'avancerent, fondirent subitement dans la Ville, & se préci-

pitèrent dans le Palais du Prince, dont ils forcerent la garde. Le Roi s'étant levé aussitôt, vint à la tête des siens, mais inutilement, pour s'opposer aux coups de Cyrus: les Dieux dirigeoient son bras & animoient son courage; Bellonne même marchant devant lui, l'éclairoit de son flambeau. Le malheureux Balazar fut la première victime sacrifiée à leur vengeance; & ceux qui s'étoient rangés autour de lui reçurent même prix pour leur témérité: tout fut passé au fil de l'épée, & la Famille Royale elle-même ne fut point épargnée. La prise de Babylone fixa la fin de l'Empire des Assyriens, dont l'honneur périt sous les ruines de cette Ville, & la honte des vaincus fut un nouveau trophée à la gloire des vainqueurs.

Cyrus au comble de la fortune, tout couvert de lauriers, n'en oublia pas pour cela la reconnoissance qu'il devoit aux Dieux; & s'étant

prosterné aux pieds des autels, il solemnisa leur faveur par des prières & des holocaustes.

Après avoir rendu ses devoirs aux Immortels, il fit encore briller sa reconnoissance envers les hommes : car ayant fait assembler tous les Officiers, il leur distribua des récompenses proportionnées à leur mérite. Ensuite il leur remontra par un Discours éloquent que l'unique moyen de conserver ce qu'il venoit d'acquérir, étoit de persévérer dans les mêmes vertus ; qu'après avoir vaincu l'ennemi par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par l'attrait de la volupté. Il les exhorta sur tout à perpétuer les vertus, en les insinuant de bonne heure dans les cœurs de leurs enfans. Il leur donna beaucoup d'autres bons préceptes gravés par la Renommée au Temple de Mémoire, & que la postérité lira toujours avec admiration.

Après que Cyrus se fût acquis l'estime des Grands par les prix qu'il venoit d'accorder à la valeur & au mérite, il songea à gagner le Vulgaire en l'éblouissant par la pompe des fêtes; effet de sa politique plutôt que de son ostentation. Ce fut pour cela qu'il alla à la tête d'une Cavalcade, visiter les Temples & les Lieux sacrés.

Quand les portes du Palais furent ouvertes, on en vit sortir quantité de taureaux d'une beauté merveilleuse, qu'on menoit quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter & aux autres Dieux, selon les cérémonies prescrites par les Mages.

Ensuite venoient les chevaux qui devoient être sacrifiés au Soleil; puis un chariot couronné de fleurs dont le timon étoit d'or: il devoit être offert au seul Jupiter.

Après ce chariot, on en voyoit un second de même couleur & paré de même, pour le Soleil; enfin

un troisiéme, dont les chevaux étoient caparaçonnés de houffes d'écarlate : ensuite marchoient des hommes chargés de porter le feu sacré dans un grand foyer.

Cyrus commença à paroître sur son chariot, au milieu d'une nombreuse Cavalerie de Seigneurs & autres Officiers de sa Cour & de celle des Médes. Ils étoient tous couverts de manteaux, dont les différentes couleurs dispuetoient d'éclat avec le Soleil même. Ce Prince portoit la thiare droite (espece de couronne des Perfes) ceinte d'un éblouissant diadème; un long manteau de pourpre pendoit de ses épaules. Dès qu'on l'apperçut, tous se prosternerent devant lui, & l'adorerent pour la premiere fois.

Quand on fut arrivé au camp consacré aux Dieux, on offrit les sacrifices.

Cyrus pour égayer les esprits, jugea à propos de terminer cette cé-

rémonie grave & religieuse par des jeux & des courses de chevaux ou de chariots. L'endroit où l'on s'étoit arrêté étoit large & spacieux ; il désigna un certain espace d'environ un quart de lieue , & proposa des prix aux vainqueurs , séparément pour chaque Nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses ; car personne n'étoit si bon Ecuyer que lui ; les chariots coururent aussi seul à seul.

Les Peuples ayant formé un cercle , s'étoient assis pour regarder ces differens jeux. Le Vulgaire est avide de nouveauté ; la curiosité étoit générale. On voyoit une multitude de gens de tous âges , accourant des environs , couvrir la plaine , & fouler aux pieds les trésors de Cérès. D'un pas téméraire , ils se faisoient des sentiers à travers les guérets. Le silence regnoit de toutes parts , & les bouches muettes ne l'interrompoient que pour

pour applaudir aux vainqueurs.

Après que Cyrus eût remporté son prix, il fut s'asseoir sur une éminence d'où il voyoit les athlètes, & où les vainqueurs venoient recevoir le prix des mains de ce héros. La grace avec laquelle il les distribuoit étoit elle-même le prix le plus flatteur.

Deux des quatre premiers ayant été couronnés, on en vit entrer deux autres dans la lice, qui couroient avec la même rapidité: Ces deux Automédons conduisant avec autant d'adresse que d'agilité leurs courriers, intéressoient également les spectateurs: les esprits attachés au spectacle, pleins d'admiration; attendoient avec impatience qu'ils fussent arrivés au bout de la carrière, & sembloient cependant craindre que l'un des deux ne fût vaincu. On en étoit à ce point, & tous les yeux fixés dévoreroient leurs moindres mouvemens, quand

l'un de ces cochers qui étoient Persans, enflammé de courage à la vûe du Roi qui le fixoit, fçut par un tour d'adresse détourner le chariot de son concurrent; qui, ébranlé du choc, tomba & resta immobile étendu sur le sable, laissant aller les rênes sur le col de ses chevaux. Alzidor qui étoit auprès, porté sur les aîles de la valeur, s'élança sur le siège, & saisissant adroitement les rênes, poussa les chevaux avec vitesse. Il atteint le char de son concurrent; il l'égale, il le devance même: ce coup de hardiesse tira bientôt les esprits de l'indécision qui les tenoit suspendus, & fixa enfin leur intérêt en sa faveur.

La victoire se détermina pour lui; & Néptune à qui il devoit le jour, éguillonnant lui-même ses chevaux, le mit au comble de l'honneur. Il atteint le premier la barrière, à la satisfaction de tout le peuple & au bruit de ses acclamations; les airs

retentissoient des cris d'allégresse & des frappemens de mains universels; les courses finirent par celle-ci, & l'on ne songea plus qu'à décerner les honneurs dûs aux vainqueurs.

L'intrépide Alzidor fut celui qui en reçut le plus: chacun l'environnant, lui prodiguoit mille louanges; on se disputoit l'avantage de le mener au Roi pour recevoir son prix, quand on vit un Vieillard s'avancer, qui jusques-là debout derrière les autres, la tête passée par-dessus leurs épaules, les mains appuyées sur son bâton, avoit toujours eu les yeux fixés sur Alzidor. On le vit, dis-je, fendre la presse, & se jeter avec empressement au col de ce héros, en lui prodiguant les noms les plus tendres & les caresses les plus sensibles. Ce Vieillard vénérable, appuyant la tête de ce jeune homme sur son sein, y laissoit couler des larmes de joye; puis éle-

vant sa voix & tournant ses regards vers le ciel : Grands Dieux ! s'écrie-t'il, en croirai-je mes yeux ? Est-ce bien mon fils que vous me rendés ? Dieux, quel bonheur ! . . . Quel plaisir ! O douceur ! O jour fortuné ! Je retrouve ce fils, cet enfant chéri ! en quel heureux état ? Tout couvert de gloire, Ensuite le serrant de nouveau dans ses bras, il approchoit ses joues des siennes, & le couvroit de baisers & de larmes. Alzidor ému, le cœur serré, ne pouvoit articuler aucunes paroles ; ses larmes & ses soupirs étoient ses seules réponses. L'excès de la joye, ainsi que celui de la douleur, nous arrache des larmes ; & ces deux mouvemens étrangers & violens produisent le même désordre dans la machine humaine.

Ce jeune homme revenu de sa profonde létargie, levant ses yeux humides, s'écria en se jettant aux genoux du Vieillard, & les embras-

fant étroitement : O mon pere , mon-
cher pere ! est-ce donc vous ! est-ce
bien vous que je revois ! Oui mon
fils , lui répond-il , c'est ton pere ,
c'est un ami tendre qui te chérit
toujours , & qui te cherche depuis
long-tems. De nouvelles caresses fu-
rent le sceau de ces tendres dis-
cours. Une si touchante scène avoit
attendri tous les spectateurs , &
leur avoit inspiré un saint respect ,
qu'ils n'avoient point encore res-
senti pour tout ce qui s'étoit passé
auparavant. Pompe humaine , vani-
té des Grands , vous n'éblouissés
que les yeux ; le sentiment seul é-
meut le cœur !

Cyrus frappé , ainsi que les au-
tres , d'étonnement , voulut sçavoir
l'histoire de ces infortunés ; il les
fit approcher , & les ayant fait
placer à ses côtés , Alzidor lui fit
le récit de ses aventures. Sa pre-
miere disgrâce de la mer le tou-
cha beaucoup ; elle lui rappelloit les

rigueurs qu'il avoit lui-même effuyées du Sort; il naissoit en lui un intérêt extraordinaire à chaque particularité de la vie de ce héros. A peine eut-il fini, que ce Vieillard sommé de la part du Prince de raconter aussi son histoire, qui lui devenoit plus intéressante depuis qu'il sçavoit qu'elle avoit relation avec celle de ce Berger, le fit ainsi.

HISTOIRE

D'E

⁷
P H I L È M O N.

Grand Roi: vous le voulés, & vos volontés sont pour moi des loix inviolables. Le premier jour de ma vie fut le dernier de celle de ma mere; hélas! ma naissance la mit au tombeau.

Un tendre pere me restoit; il

m'aimoit, je le chériffois, je suffisois à sa tendresse, il suffisoit à mon attachement.

Je ne vous parlerai point du tems de ma foible enfance, tems où l'ame semble enveloppée dans la matiere; & je ne me rappellerai que celui où les passions commencent à éclore, & où l'homme ne semble en effet acquérir ce nom que lorsque ses désordres le rendent déjà indigne de le porter.

Né au milieu d'une Cour brillante, mais vivant dans un tems où Pisistrate étoit le tyran de ma Patrie, je parvins jusqu'à mon septième lustre sans me laisser toucher par les charmes d'aucune Beauté d'Athènes; mais il l'Amour est notre premier Maître, il pénètre par tout, il fut de tous les tems; ce fut lui qui alluma l'incendie dont Troye brûla jadis: ne pas lui rendre hommage, c'est refuser de payer le tribut à la Nature.

La ville d'Athènes, est comme on le sçait, une des plus belles du monde, & pourroit être regardée comme la Capitale de l'Univers. Là s'élève de toutes parts de superbes édifices, dans lesquels l'assemblage de divers beautés fixe les regards du voyageur étonné; là l'élite des sçavans de la Grèce réunie dans l'enceinte du Lycée, fait germer & fleurir sans cesse tous les talens rassemblés pour l'honneur de la Patrie & le bonheur de la Terre.

Une des Divinités qu'on y révère le plus, est Minerve : vous n'ignorez pas que c'est à elle que nous sommes redevables du nom de cette Ville, & qu'elle emporta ce droit sur Neptune : ce furent les Dieux qui décidèrent la querelle, & qui jugerent que l'ouvrage qu'elle avoit fait représentant le symbole de la paix, devoit l'emporter sur celui de ce Dieu.

Les Athéniens pour lui marquer
leur

leur reconnoissance , lui ont consacré le Temple de Vesta. Rhodiens : votre négligence fut cause de son indignation contre vous , & de sa clémence envers nous ! (a) C'étoit dans ce lieu sacré que nous allions invoquer la Déesse , pour nous délivrer des persécutions de Pisistratte ; c'étoit au pied de sa Statue élevée par la main de Phidias , que nous nous prosternions ; nous admirions toujours , Grand Roi , avec même étonnement la beauté de ce lieu , & la délicatesse de cette Statue. Elle étoit d'yvoire , avec la draperie d'or , d'une hauteur démesurée. (b) Nous voyions sur ses brodequins le combat des Centaures contre les Lapithes ; au tour

(a) Les Rhodiens furent les premiers qui lui éleverent un Temple, pour leur avoir enseigné l'art de faire des Statues colossales ; mais ayant manqué de feu dans un sacrifice , elle se retira de dépit dans la Ville d'Athènes, où elle fut adorée sous le nom de Vierge.

(b) Elle avoit 39 pieds de hauteur.

de son bouclier étoit représenté celui des Amazones contre les Athéniens ; & en dedans , la bataille des Géans contre les Dieux.

Mon pere étoit un des Magistrats de l'Aréopage , si connu par la sagesse de ses Jugemens , & plus encore par les différends de Mars avec Neptune dont il fut l'arbitre , ainsi que par l'arrêt qu'il prononça contre Oreste le meurtrier de Clitemnestre sa mère. C'étoit-là que ce digne pere alloit , ainsi que les autres Magistrats , délibérer sur les moyens de nous délivrer de ce Tyran. Dans ce lieu où Minerve préside elle-même , ce n'est point par l'éloquence qu'on accuse , ce n'est point par l'éloquence qu'on se défend ; on ne s'y assemble que pendant la nuit , tems de recueillement.

Pisistrate , pour exercer mieux sa tyrannie , enorgueilli des services qu'il nous avoit rendus à la prise

de Salamine , nous demanda des Gardes pour prévenir, (disoit-il ,) les attentats de ses ennemis. Enfin il avoit déjà été chassé deux fois, & avoit encore usurpé le pouvoir souverain pour la troisième, quand il étendit sa barbarie jusques sur moi. Amour : voici l'instant de ton triomphe, voici l'instant de ma défaite ; le Temple de Minerve ne fut point un lieu que tu respectas ! en est-il sur la terre où tu ne pénétries ?

Un jour que j'y étois, je vis arriver une jeune fille toute éplorée, conduite par ses parens, environnée d'une grande affluence de monde : elle étoit vêtue de blanc, couverte d'un grand voile. Quand elle fut entrée dans le Sanctuaire, ses parens la déposèrent entre les mains des Vestales ; je ne vous rapporterai point toute la pompe & la magnificence de cette cérémonie, elle n'eut pour moi rien que de lu-

gubre & de triste. Cette infortunée Victime se jette au pied de l'autel ; & portant de tristes regards sur le Simulachre de Minerve , elle s'écrie : O Mere des arts ! O Divinité de la Sagesse ! Protégez une malheureuse qui vous implore , qui n'a d'autres ressources qu'en vous ; refusez ses vœux , méprisez son culte ; il est

Dieux ! que sa beauté fit d'impression sur mon cœur ! Dès-lors il ne fut plus à moi , il ne palpitoit que pour elle ; Que n'étois-je tout le peuple ! je l'eusse délivrée , elle eût été libre , j'eusse été heureux !

L'intérêt est le mobile du sacrifice , la vertu n'y a point de part ; l'intérêt triomphe ; ses parens lui imposent silence , les Vestales l'emmenent , elle est enfermée.

Je m'en retournai plein des charmes de Kalaterre , (car c'est ainsi qu'elle se nommoit ,) plein de son discours , ou plutôt embrasé d'a-

mour : la lumière du jour me paroïsoit insupportable , & l'horreur de la nuit ennuyeuse. Est-il de doux momens quand on n'est pas près de ce qu'on aime ? J'allois souvent au Temple , souvent je me promenois aux environs ; peines inutiles ! je ne pouvois revoir cette belle fille. Un soir que j'étois à une des portes secrètes de ce bâtiment , je vis entrer Pisistrate , l'odieux Pisistrate. La précipitation avec laquelle il court ne lui donne pas le tems de refermer la porte derriere lui ; l'Amour le conduit , l'Amour l'aveugle : l'Amour m'anime , l'Amour m'éclaire ! Les jeunes gens sont téméraires ; je le suivis. Qui le croiroit ? Pisistrate s'étoit insinué dans ce lieu sacré pour y voir la belle Kalaterre. Il est dans l'enceinte de cet édifice un Jardin , dont la beauté inspire la volupté ; c'est moins le Zéphire que l'Amour , qui souffle l'air qu'on y respire ; Kalaterre at-

tendoit le tyran. Que de tendres discours suivirent ce rendez-vous ! Que de caresses marquerent cette entrevue ! Caché derriere un arbre, je voyois toutes ces choses : la jalousie est le premier signe de l'amour ; elle m'annonce les plaisirs qu'ils vont goûter, elle ne m'a rien prédit que de juste, elle ne m'en a pas dit assez ; leurs délices vont au-delà de mon imagination. Kalaterre respecte l'amant dans la personne du Maître ; elle se laisse aller à ses desirs, elle les satisfait : un tapis de verdure émaillé de fleurs leur offre un théâtre de volupté ; elle en tenoit une dans ses mains, il la pose sur son sein, la fleur se flétrit sous l'haleine amoureuse de cet amant ; Kalaterre a moins de force que cette foible fleur, elle s'évanouit : un si tendre ravissement, aidé de la main passionnée de ce téméraire, lui offre des trésors plus précieux que ceux du Temple même ; il la suit dans sa chute, il ne

connoît point de frein à ses passions, il ne voit point d'obstacles à son bonheur. Doux momens pour lui, funestes pour moi ! Les plaisirs de mon rival seront mon supplice ! Kalaterre saisit cet instant favorable pour demander la liberté au Tyran, elle en fait le prix de ses faveurs. Pressé de se satisfaire, il la lui promet, & cette promesse suffit pour son bonheur.

Le tems semble voler d'une aîle plus rapide pour les Amans ; la nuit le presse de s'en retourner, l'inquiétude suit le Tyran jusqu'aux pieds de sa Maîtresse. Il veut s'en aller, elle brûle de le suivre, il se lui refuse ; Amant aveugle avant le plaisir, il devient homme prudent quand il en a joui. Il lui tient un long discours pour lui démontrer les risques qui suivroient cette évafion ; elle n'écoute plus rien, elle se livre au désespoir, elle pleure, elle gémit ; je suis pénétré de sa

douleur ; elle lui fait des reproches , je partage son ressentiment.

Les usurpateurs le font par-tout, ils font en amour comme en guerre. Pisistrate profite de l'excès de la foiblesse de cette belle Infortunée pour lui échapper , il la quitte en lui jurant de ne la jamais revoir : il fait le mal avec d'autant plus de sécurité qu'il ne craint point qu'elle se vange. Dieux ! vous permettes sans doute ce trait de barbarie , pour me fournir une occasion de générosité. Je quitte le lieu où je m'étois retiré , pour voler au secours de la malheureuse Kalaterre ; je m'approche doucement d'elle , je lui profère quelques paroles à voix basse ; elle frémit à mon approche : le procédé de Pisistrate venoit de lui inspirer une vive horreur contre tous les hommes ; elle veut m'échapper , mais en vain : je la retiens par sa belle main , j'y dépose mille baisers pour gage de ma

sincérité. Que me voulez-vous, dit-elle ? êtes-vous un monstre nouveau suscité par ce Tyran pour me persécuter ? en voulez-vous à ma vie ? qui vous empêche de me la ravir ? c'est le seul bien qui me reste : mes parens m'ont ôté la liberté , le barbare Pisistrate vient de m'arracher l'honneur ! Non , lui dis-je , remettez-vous , trop infortunée & trop aimable Prêtresse ; ne voyez en moi qu'un Amant passionné dont vous avez enflammé le cœur , & qui vient vous en faire le sacrifice : témoin malheureux de tous vos chagrins , je ne prétends point par de vains raisonnemens vous encourager à les surmonter ; je viens vous en délivrer par une hardiesse que je dois à l'amour : cessez vos pleurs , & rappelez ce courage que je vous ai vu montrer au Temple le jour que vous y futes déposée : jour où les Dieux vous ravirent la liberté : jour où vous me

ravîtes la mienne ! Quoi ! dit-elle , un homme feroit-il mon libérateur ? & la malheureuse Kalaterre pourroit-elle enfin échapper à tant de persécutions ? Oüi , lui repliquai-je , c'est moi. . . . Elle ne me donna pas le tems d'achever , elle se jette à mes genoux , les embrasse , & me prie de la délivrer promptement ; elle s'engage à tout sacrifier pour me marquer sa reconnaissance. Je la relevai , & lui dis : vos prières sont inutiles , mon cœur m'en dit plus en votre faveur que vous-même ; le vôtre est le seul prix que je vous demande , c'est de lui que j'attends tout ce que vous me promettez : obliger les malheureux , c'est se satisfaire le premier ; suivez-moi , belle Kalaterre , la nuit favorise notre démarche , la nuit favorise notre amour.

Nous sortimes avec précipitation du Jardin , nous traversames la Ville , & arrivames à une maison

de campagne que j'avois à quelque distance d'Athènes. Je frappai à la porte de mon Fermier : il dormoit alors profondément , & étant venu m'ouvrir , il ne fut pas peu surpris de me voir arriver à une heure fort avancée de la nuit avec une si belle personne. Elle étoit revêtue de ses habits de Prêtresse d'un blanc à éblouir , & avoit relevé son voile. Les Campagnards sont superstitieux : la femme & ses enfans qui accoururent pour la voir , se disoient entr'eux : ce n'est point une mortelle , ce n'est point une Prêtresse , c'est Minerve elle-même ; notre jeune Maître est un nouveau Télémaque. Pendant qu'ils faisoient ces réflexions , la femme de mon pastre vint la deshabiller & lui aider à la mettre au lit ; elle lui baisoit les pieds par vénération , je les eusse baisés par amour. Quand elle fut couchée , je ne la voulus point quitter ; je m'assis près d'elle , &

je me plus à contempler ses graces. Que l'amour m'offroit d'heureux momens ! mais je ne voulois rien devoir à l'occasion , je voulois tout tenir du cœur de Kalaterre.

Quand l'Aurore eut ramené le jour , je fis venir mon Fermier , sa femme & ses enfans ; & profitant de leur superstition , je leur tins ce discours : Amis , vous sçavez jusqu'à quel point Pisistrate exerce sa barbarie sur les Athéniens ; les jours ne suffisent point à ses persécutions. L'autre nuit Minerve m'est apparue en songe plus belle que le jour ; elle m'a adressé ces mots : leves-toi jeune homme , & cours au Temple chercher une fille que tu trouveras assise sur la porte ; c'est un nouveau Palladium , c'est d'elle que dépend le sort de ta patrie ; tant qu'elle sera renfermée en ce lieu , Pisistrate persécutera toujours tes compatriotes ; mènes-la en quelque lieu caché , respectes-la sur tout comme

une personne sacrée ; & m'appervant alors que mon discours ne faisoit aucune impression sur le Fermier , je dis qu'elle avoit ajouté : prends une boëte d'or que tu trouveras sur les marches du Temple , remets-la à celui que tu chargeras de cette fille. Aussi-tôt je fis présent à cet homme d'une fort belle boëte que j'avois achetée depuis peu ; la vûe de ce bijoux le rendit crédule , ou du moins il feignit de l'être ; ils me promirent tous un secret inviolable qu'ils me tinrent exactement.

Je retournai le matin à Athènes pour sçavoir ce que l'on diroit de cet enlèvement , mais j'appris avec satisfaction que les gens raisonnables croyoient qu'elle s'étoit sauvée , & que le peuple disoit que les Dieux avoient enlevé cette Beauté.

Je continuai à l'aller voir souvent , affectant cependant que personne ne s'en apperçût : elle étoit

insinuante , elle avoit gagné la femme de mon pastre , & s'en étoit fait aimer. Je les trouvois toujours ensemble , & croyois ma conquête bien assurée sous un si fidèle guide : mais que les hommes se trompent aisément , & que ma confiance étoit mal fondée !

Je n'avois pas encore eu de certitude de son attachement , elle ne m'en avoit pas encore donné de marques sûres , lorsque je surpris Hippias l'un des deux fils de Pisistrate , qui sortoit de la maison. J'en fis des reproches à Kalaterre : Que ne peuvent point les femmes sur le cœur de ceux qui les aiment ! quel est leur art de tromper ! Kalaterre s'excuse à mes yeux , elle fait plus : elle se plaint de ma jalousie , elle en pleure : Ingrat , me dit-elle , est-ce donc là la justice que tu rends à mon amour ? est-ce-là la preuve que tu prétends me donner de ta passion ? un cœur sincère fut-il jamais mé-

fiant ? Hippias est-il mon libérateur ? pourrai-je manquer à ma reconnaissance , ou plutôt à mon attachement pour toi ? Non , trop généreux ami , non trop aimable amant : Kalaterre ne vit , & ne vivra jamais que pour Philémon ; Hippias venoit m'avertir des sourdes menées de son pere contre toi ; & si je l'ai vû sans horreur , 'ce n'est que parce qu'il m'a paru vouloir concourir à la durée de tes jours. Fourbes discours , feintes larmes , vous me trahîtes ! j'en versai moi-même , mais hélas , de trop sincères ! L'amour avoit été l'objet de notre querelle , je voulus qu'il fût le moyen de notre réconciliation. Des reproches, je passe aux discours les plus tendres , aux expressions les plus vives ; je me jette à ses genoux , les embrasse , lui serre la main , la lui met sur mon cœur. A l'émotion que vous y sentez , lui dis-je ; reconnoissez ma flâme , à

mes yeux voyez mes désirs, satisfaites-les, donnez-moi une preuve de notre réconciliation. Je la presse, elle se défend ; j'augmente de force, elle augmente de résistance : Philémon, dit-elle, ne me persécutez point, attendez un tems plus tranquille, que ce soit mon cœur qui vous offre ce que votre passion veut arracher ; revenez demain, j'aurai tout oublié, vous serez moins méfiant, & moi moins cruelle. Je souscrivis à ce qu'elle voulut, je remis au lendemain ce que j'aurois dû faire le jour. Heure de plaisir, heure fortunée, on ne vous retrouve jamais ! jamais l'Amour ne revient sur ses pas !

Dans le même tems Pisistrate fut chassé d'Athènes, & la feinte prophétie que j'avois faite à mon pastre sembloit être accomplie. Quand je retournai chez lui, que l'on me donna d'éloges ! Mais sans m'y arrêter, je cours chercher Kalaterre. Inutile démarche ! je ne la trouvai point,

point , j'appellai la femme du pâtre ; elle étoit sortie ; une de ses filles me dit que Kalaterre avoit disparu , que l'on ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Que l'amour me fit ressentir de douleur ! que la jalousie m'inspira de rage !

Pour comble de tristesse , en revenant à Athènes , j'appris qu'Hippias & Hyparque y étoient restés tous deux , & avoient hérité de la tyrannie de leur père .

Outré de ressentiment contre le premier , après avoir fait tous les efforts qui dépendoient de moi , je demandai à mon pere la permission de me retirer pour quelque tems à la campagne pour rétablir ma santé , qui étoit fort affoiblie depuis cet événement . Mon pere qui s'étoit apperçu de mon changement , & qui n'avoit jamais pu en découvrir la cause , consentit volontiers à ce qui pouvoit me rétablir ; & m'embrassant étroitement , il me

conduisit lui-même jusqu'aux portes de la Ville. Hélas ! ce fut la dernière fois que j'eus le bonheur de le voir !

Je retournai à cette même maison où j'avois passé des jours si malheureux , & j'essayé d'y passer des jours tranquilles : mais connoit-on la tranquillité quand on aime ? J'y roulois des projets de vengeance contre Hippias ; j'eus mis le feu à son Palais si j'avois suivi mon aveugle rage , mais je me disois à moi-même : un aussi hardi attentat pourroit-il être impuni ? & s'il vient à être puni , ma perte n'entraînera-t-elle pas celle de mon pere ? Ha ! périsse mille fois le fils qui peut risquer les jours de son pere ! Mais s'il reste caché , les Dieux qui savent tout ne l'ignoreront pas ; celui-là est indigne de vivre qui peut braver le regard des Dieux. Las & fatigué de tant de calamités , j'ai enfin pris mon parti , en me sauvant du tumulte de

la Cour pour me retirer dans ce lieu champêtre : retraite assurée contre la perfidie , l'envie & l'injustice.

Loin des lambris dorés qu'habite l'opulence ,
L'ombre d'un chaume obscur couvroit mon indigence ;

Là pauvre , mais content , guidé par les vertus ,
Je riois de ces Grands asservis à Plutus :
Je méprise ce Dieu que par tout on adore ;
Plus il paroît puissant, & plus mon cœur l'abhorre ;

Peu de tems après j'appris avec douleur la mort de mon pere ; mon premier soin fut de lui faire élever un tombeau où je fis renfermer ses cendres ; je l'environnai moi-même de Cyprés que j'arrosois de mes larmes toutes les fois que j'allois honorer ses Mânes.

Mon pastre avoit une fille déjà grande , que j'avois vû élever sous mes yeux. Cette aimable fille nommée Sophronic , sans être belle ,

voit un caractère de vertu qui brilloit sur son front ; l'éclat d'un diamant n'est pas comparable à un si bel ornement.

Dès que je l'eus vûe , je formai le dessein d'attacher mes jours aux siens ; j'en parlai à son pere. Celui-ci tout confus de l'honneur que je daignois lui faire , me la donna avec empressement. Après m'être assuré de la volonté de cette fille à qui je voulois devoir cet hymen , je l'eus bientôt fait célébrer.

Aimé de ma nouvelle épouse , à couvert des traits de l'Amour & de la Fortune , je coulois des jours tranquilles , & j'avois déjà fort avancé ma carrière , quand un jour que je me promenois dans la campagne , & que j'admirois les merveilles de la Nature , je me vis aborder par une femme voilée , qui se jettant à mes genoux les embrassa étroitement , me disant : respectable Vieillard , je suis coupa-

ble envers vous, j'ai traversé vos destinées, j'ai troublé les charmes de vos beaux jours, c'est moi qui vous ai contraint à vous ensevelir dans ces déserts; j'ai trahi votre amour, j'ai trompé votre cœur : reconnoissez Kalaterre, non pas à ses crimes, mais à son repentir ; ne m'en voulez plus de tout ce que je vous ai fait ; la Fortune & les Dieux m'en ont assés punie, & vous en ont assés vengé ; je suis tombé dans la plus affreuse misère, & sans vous j'y succomberai : pour prix de vos bienfaits, jouissés de la satisfaction de voir ma punition, jouissés aussi de celle de combler de biens celle qui vous combla de maux.

Je suis plus flatté, lui dis-je, Kalaterre, de ce que la Fortune m'offre le moyen de vous obliger, que de ce qu'elle vous a punie ; vous avés joui de mon cœur : disposés de mon bien, mais à conditio

nous déroberons notre commerce aux yeux de ma femme. En effet , je la conduisis dans une de mes terres , où je lui fis couler des jours heureux & tranquilles.

J'allai souvent la voir ; je fis plus ; car l'habitude me fit rentrer insensiblement dans ses chaînes : la raison ne peut rien contre l'Amour : tous deux portent, il est vrai, un flambeau, mais l'Amour a de plus des flèches. Au bout de quelque tems je m'apperçus que Kalaterre portoit un fruit de ma tendresse ; je crus que ce seroit le sceau de notre union , & j'en aurois été parfaitement content, si je ne me fusse reproché l'infidélité que je faisois à ma tendre épouse.

J'en fus bien-tôt puni ; car allant ainsi que de coutume pour la voir , ce fut pour la seconde fois qu'elle m'échappa , mais ce fut aussi pour la dernière ; car depuis ce tems je n'ai pû en apprendre de nouvelles.

Aussi persuadé de mon tort que de sa fuite, je cherchai quelque tems après à dissiper mes ennuis au bord de la mer, lorsque je trouvai un jour ces enfans que vous voyés. Grand Roi, le soin que j'ai pris de leur enfance m'a distrait de mes anciens chagrins; mais leur fuite, & la perte de ma chere compagne m'ont bien-tôt fait rentrer dans de nouvelles peines. Après avoir rendu les honneurs dûs aux Mânes de mon épouse chérie, dont les vertus seront toujours présentes à ma mémoire, je suis parti pour les chercher; j'ai été assez heureux pour les retrouver ici; puissai-je l'être encore assés pour mourir dans leurs bras! Ainsi finit ce Vieillard, en leur jettant de tendres regards, & les embrassant de nouveau.

A peine eut-il achevé son discours, qu'on vit venir un Officier de Cyrus qui lui dit: Grand Roi, rappelez-vous qu'ayant eu un fils d'une

de vos femmes il y a déjà quelques années, vous fites consulter l'Oracle sur ses destinées; qu'après avoir appris qu'il porteroit les armes contre vous, & qu'il tiendrait un rang distingué parmi vos ennemis, vous me chargeâtes de le faire périr, pour vous garantir du coup que le Destin vous préparoit. Qu'il vous ressouvienne aussi, Seigneur, qu'une autre de vos femmes ayant accouché au même moment, mit au jour une fille, qui au rapport des Mages devoit avoir les mêmes destinées, & être unie comme sœur & femme à cet enfant, étant née sous la même constellation; c'en fut assez pour vous déterminer à me la livrer. Cette femme étoit la même Kalaterre qu'un vaisseau Phénicien avoit apporté sur nos côtes. Maître de ces deux enfans, leur beauté m'ayant touché de compassion, je ne pus me résoudre à leur donner la mort; mais voulant
cependant

cependant les éloigner de vos Etats, je chargeai un de mes esclaves de les porter auprès d'Athènes, dans le même lieu où ce Vieillard raconte les avoir trouvés, les exposant à la merci des flots, & les recommandant à la protection de Neptune.

Comme l'Officier achevoit son discours, le Vieillard transporté d'allégresse se jette au col de sa fille Charifée, l'embrasse en la mouillant de larmes que la joye lui fait répandre. Leurs soupirs confus étoient les seules marques, mais les plus vives, qu'ils pouvoient se donner de leur tendresse. Cyrus de son côté tenant Alzidor entre ses bras, le combloit de caresses; les sentimens de la Nature égalent & surpassent même souvent ceux de l'Amour.

Tous les esprits étoient saisis d'admiration; chacun louant les Dieux, faisoit des reflexions sur ces pro.

diges. Le Vieillard admiroit par quels divins ressorts la protection des Dieux se manifestoit en sa faveur, lui faisant retrouver sa fille sur les flots, & confiant son éducation à ses soins. Cyrus content de retrouver son fils, réfléchit sur la rencontre qu'il en fait à Babylone, voit par là l'Oracle accompli. En effet, trouvé parmi ses ennemis, & Ambassadeur d'Amazis auprès du Roi des Assyriens, quand il avoit pris la ville de Babylone, la conformité de ses destinées avec celle de ce jeune homme le lui rend encore plus cher : il l'embrassoit étroitement, & l'assuroit de l'amitié la plus tendre.

Philogènes présent à ce touchant spectacle, répandoit des larmes d'attendrissement & de plaisir, tant il étoit content de voir que son ami justifiât par cette illustre origine les grands sentimens qu'il lui avoit toujours connus ; sentimens au-

dessus de l'état d'un berger, & qui ne devoient en effet appartenir qu'au fils de Cyrus, l'homme le plus accompli de son Royaume, & peut-être le plus juste qu'il y eût alors sur la terre.

La noble ambition d'Alzidor se trouvoit bien satisfaite, de devoir le jour à un Roi si redoutable par sa puissance, & si estimable par ses vertus. On rapporte comme un de ses beaux sentimens, qu'il disoit que le cœur de ses Sujets étoit le coffre où il gardoit ses trésors.

Charifée, la reconnoissante Charifée étoit au comble de sa joye, de tenir le jour de celui à qui elle devoit l'éducation. Destins, heureux destins ! disoit-elle, vous comblés mes vœux ; vous m'avez donné pour pere le seul qui fût digne de l'être : vous me rendés Philémon !

Le Roi ayant donné ordre qu'on se retirât, reprit sa marche en pompe vers le vieux Palais, où il fixa sa

résidence, ainsi que celle de ses enfans; il y fut conduit au bruit des acclamations des peuples & aux sons des differens instrumens.

Il ordonna au bout de quelque tems qu'on célébrât l'himen de ces jeunes Voyageurs; ce qui s'exécuta avec toute la pompe & la magnificence imaginable.

On vit sortir un jour cent jeunes filles du Palais, ayant des vêtemens de drap d'argent brodés en perles, couvertes de longs voiles blancs, sur lesquels brilloient des couronnes de fleurs variées de mille couleurs. Derriere elles étoit un char blanc couvert de guirlandes de fleurs, dont le timon d'argent étoit attelé de chevaux blancs caparaçonnés avec des tapis de drap d'argent, & ayant au mors des rênes de soye, dans lequel étoit Charisée magnifiquement vêtue. Deux femmes à ses côtés portant des casiolettes remplies d'excellens par-

fums, embaumoient les airs ; après cela on voyoit arriver quatre mille Perses à cheval, couverts des mêmes manteaux que Cyrus leur avoit donnés à son entrée dans Babylone. Au milieu d'eux étoit Alzidor monté sur le plus haut & le plus superbe coursier de Perse, revêtu d'un manteau Royal de drap d'or, dont la longue queue traînoit à terre ; ayant un bâton d'or à la main & un bandeau Royal sur le front.

Derrière lui étoit Cyrus, qui brilloit encore plus par sa noble contenance, que par l'éclat de ses vêtemens ; ensuite la brillante jeunesse de la Cour formoit une légère cavalcade. Ils arrivèrent en cet ordre au Temple de Baal.

Déjà l'encens fumoit & portoit sa douce vapeur jusques aux voûtes du Temple ; les victimes égorgées sur les Autels laissoient couler leur sang fumant. Le Prêtre tenant le couteau sacré, l'avoit déjà plongé

dans leurs flancs , & consultoit la volonté des Dieux en fouillant dans leurs entrailles.

Dès qu'ils entrèrent , on entendit une douce harmonie de chœurs de voix & d'excellens instrumens. Leur hymen fut célébré au contentement de toute l'Assemblée du peuple, dont les applaudissemens furent universels.

La cérémonie étant achevée , Cyrus les ramena à son Palais dans le même ordre & la même pompe qu'ils en étoient sortis. Ce généreux Prince voulut encore leur donner une nouvelle marque de sa magnificence : il leur fit faire un repas somptueux , où la finesse & la rareté des mets fit autant briller la délicatesse des cuisiniers que la générosité du Maître ; la joye & l'abondance en firent les honneurs.

Ce fut dans un salon de marbre pratiqué sous une des belles terrasses dont Babylone étoit ornée , qu'il

fut servi. Le Roi assis au haut bout de la table avoit placé cet heureux couple à l'un de ses côtés, & leur pere à l'autre. Maître de la fête, l'esprit de ce Prince en fit le premier charme; mais les graces & la beauté de Charifée firent le reste. Dieux, que de magnificence! Que de générosité brillèrent en ce jour!

Tel qu'on vit autrefois Jupiter au milieu de l'Olympe célébrer l'himen d'Hercule & d'Hébé: banquet illustre par la grandeur du Souverain des Dieux, le noble assemblage des autres Divinités, le courage d'Hercule & les graces d'Hébé; tel on vit alors Cyrus environné de la pompe Persanne solemniser l'himenée d'Alzidor & de Charifée. Nôces brillantes par les vertus de ce grand Roi, la magnificence de sa Cour, le mérite de son nouveau fils, & les charmes de son aimable épouse!

Le repas fini, Cyrus voulant

couronner tant de bienfaits par de nouveaux présens, nomma le sage Philémon Satrape d'une des plus considérables de ses Provinces; il fit le nouvel époux Sur-Intendant de ses Commandemens, & le chargea d'aller en sa place visiter tous les Gouvernemens de ses Etats. Il lui recommanda de maintenir la justice & le bon ordre; surtout de protéger les Grands, & de se faire estimer des Peuples.

Philogènes reçut aussi le prix dû à sa tendre amitié pour Alzidor; le Prince lui donna un poste éminent auprès de sa personne.

Après avoir ainsi fait une juste distribution de ses largesses, la nuit étant fort avancée, il fit conduire ces nouveaux & tendres époux dans un magnifique appartement, où par le soin de plusieurs de ses Officiers ils furent bientôt dans un superbe lit, théâtre voluptueux des jeux de l'Amour.

Trois fois leurs cœurs noyés d'un torrent de
plaisirs,

Appaissent dans ses flots leurs dévorantes flâmes;
Et trois fois rappelés par de nouveaux desirs,
L'enfant de Cythérée y replonge leurs âmes.

FIN.



134
- C- 1208

ND 4-7)

PQ [REDACTED]
1955 Amours d'Alzidor et de
B62A65 Charisée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Barrett, Paul
1955 Amours d'Alzidor et de
B62A65 Charisee

